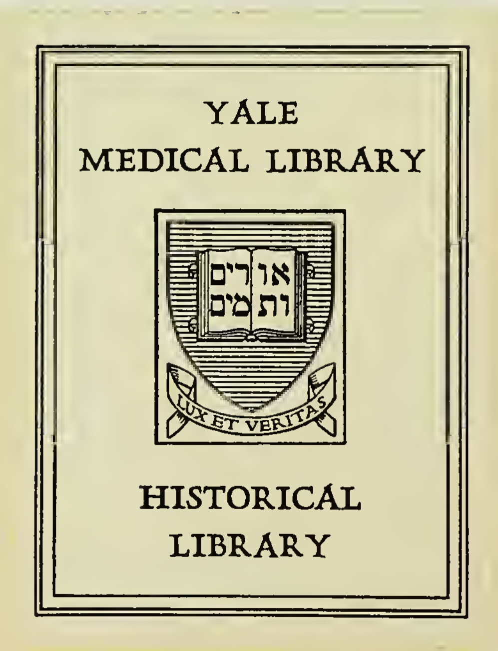

YALE
MEDICAL LIBRARY
אורים ותמים
LUX ET VERITAS
HISTORICAL
LIBRARY

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

L'ÉVOLUTION

DE

LA MÉDECINE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue

PAR

Édouard BOURDET,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris.



PARIS

A. PARENT, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

31, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 31

1875

A MON PÈRE ET MON MEILLEUR AMI

LE DR EUGÈNE BOURDET

A MA MÈRE

A MON ILLUSTRE MAITRE

LE PROFESSEUR CHARLES ROBIN.

INTRODUCTION.

En présentant à nos juges cette étude plutôt philosophique que médicale, nous sentons vraiment le besoin de nous excuser, ou au moins d'exposer les raisons par lesquelles nous avons été amené à faire choix d'un sujet qui peut paraître ambitieux. Nous voulons réclamer l'indulgence, bien attester que nous ne nous croyons pas autre chose qu'un homme de bonne volonté, et que nous ne prétendons en aucune façon au titre de critique ou de réformateur. Nous n'ignorons pas, en effet, que, pour traiter un sujet d'ordre général, dans quelque partie que ce soit de nos connaissances, pour synthétiser, pour extraire d'une série d'études, d'une masse de faits qui ne sont souvent reliés entre eux qu'artificiellement dans l'esprit, des idées générales, des formules philosophiques, des conclusions ou des aperçus logiquement déduits, il faut et des travaux et une capacité intellectuelle qui nous manquent; c'est du moins l'opinion communément admise aujourd'hui : pour « philosopher, » c'est-à-dire pour généraliser sur un sujet quelconque, il faut le connaître dans ses plus intimes détails et posséder d'ailleurs la plus grande somme d'érudition possible; c'est-à-dire que les œuvres de synthèse doivent être des fruits de l'âge mûr et d'une longue expérience. Mais, est-il nécessaire d'être un Humboldt ou un Baçon pour avoir le droit de raisonner sur les sciences? Nous ne le croyons pas; il y a des esprits, qui, sans être pour cela supérieurs,

sont aptes à entrevoir les lignes principales, les ensembles, les grands traits d'une science ou d'un art; comme il y a physiquement des yeux hypermétropes et des yeux brachymétropes, ou comme, — dans un autre ordre d'idées, — il y a deux manières pour les amateurs d'observer un tableau : le regarder à distance, se mettre au point et en saisir l'idée qui se dégage; ou bien s'en approcher, examiner, scruter les détails et les parties constituantes; étudier les plans, les teintes, etc. Appliquant cette comparaison à notre sujet, peut-être pourrons-nous dire que faire une monographie, étudier une maladie, un traitement, une épidemie, c'est faire comme notre second personnage; au contraire, que chercher, avec les notions nécessairement incomplètes que l'on possède, à se rendre compte, à un moment donné, du résultat total de ses études, de l'état prédominant où elles ont mis votre esprit; se dire, jetant un coup d'œil d'ensemble sur une science; voilà l'enseignement que j'en retire, c'est faire comme celui qui, plus modeste peut-être qu'on n'est porté à le croire, cherche dans un tableau une impression générale.

Nous avouons que c'est là notre cas. Il nous semblerait même désirable que des travaux du genre de celui que nous présentons fussent plus souvent la conclusion des sérieuses épreuves que subissent les candidats au doctorat en médecine; après plusieurs années passées dans l'étude des détails et des éléments de la médecine, se dire : où en suis-je, qu'ai-je appris, que puis-je prévoir? ne serait peut-être pas chose inutile ni illogique. J'entends l'objection facile qu'il s'agit de faire des praticiens et non des raisonneurs; à cela je répondrai qu'une monographie bien faite ne servira pas le médecin dans tous les cas

ordinaires ou rares qu'il rencontrera dans sa pratique ; peut-être croirait-on plus volontiers qu'une méthode théorique, si elle est en rapport avec les faits observés, pourra être un meilleur guide que la bonne observation d'un seul fait.

L'écueil d'un travail comme le nôtre serait de transformer en un exercice purement littéraire ou scolastique une épreuve destinée à montrer qu'on a étudié sérieusement la médecine et les sciences dites accessoires qui la composent ; si nous avons réussi à éviter ce danger, nous le devrons, d'une part, au soin que nous avons pris de nous rattacher à des maîtres incontestés, d'autre part aux efforts que nous avons faits pour écarter toute opinion subjective et pour prendre, autant que possible, comme bases d'opération dans nos recherches, des observations, des expériences, des faits.

L'ÉVOLUTION DE LA MÉDECINE

> Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ? (PASCAL.)

CHAPITRE I.

PRÉLIMINAIRES. — DÉFINITIONS.

I.

A l'époque où nous sommes, il est permis de chercher à expliquer le monde, l'état des sociétés, autrement que par la toute-puissance d'une volonté arbitraire, ou par l'existence de forces surnaturelles, d'*entités* « interposées entre la divinité gouvernante et les phénomènes, et formant le mécanisme par le moyen duquel ceux-ci sont immédiatement produits » (Stuart-Mill). La science, c'est-à-dire l'étude désintéressée des phénomènes, est aujourd'hui l'instrument supérieur, la clef qui ouvre la porte de l'inconnu. L'archéologie préhistorique, l'étude de la formation des langues humaines, les recherches géologiques, la connaissance des livres indiens, les heureuses théories de l'évolution, du transformisme, de la sélection naturelle, les progrès considérables de la chimie biologique, etc., sont des faits nouveaux avec lesquels il est impossible de ne pas compter; aussi est-il naturel que de ce nouvel état de choses soit née une nouvelle philo-

sophie, qui, sans parti pris d'aucun genre, se contente d'enregistrer et de coordonner les découvertes, et d'en tirer les conséquences légitimes. Mais il est en même temps impossible de ne pas tenir compte du passé dans l'explication des choses ; au contraire, il faut l'y admettre avec toute la bonne foi possible; car il est nécessaire de passer par les degrés inférieurs d'une échelle pour arriver au sommet.

Or, une philosophie nouvelle admet aujourd'hui que tout, les peuples, les religions, les sciences, passe nécessairement par trois états, le troisième étant définitif : 1° l'état théologique ; 2° l'état métaphysique ; 3° l'état scientifique ou positif. On peut substituer à ces mots ceux employés par Stuart-Mill : 1° personnel ou volitionnel ; 2° abstractionnel ou ontologique ; 3° phénoménal ou *expérientiel*. Remarquons que le troisième état est à la fois définitif et mobile, un des caractères de la science étant de demeurer perfectible et variable, tout en représentant la vérité actuelle.

Il y a donc eu trois philosophies, correspondant à des états d'évolution corrélatifs de l'esprit humain, soit collectif, envisagé dans la race, dans la tribu, dans la nation, soit individuel, c'est-à-dire considéré dans un seul type, abrégé de l'humanité. Car c'est encore une loi observée et formulée par de grands esprits que l'individu lui-même passe par ces trois phases nécessaires ; l'enfant étant un théologien, — expliquant aisément tout, — le jeune homme étant un métaphysicien, l'homme un physicien, qui n'est plus troublé de fantômes, et qui « regarde toutes choses avec une âme tranquille. »

Si on admet ces trois états évolutionnels, — est-il possible de les retrouver dans la médecine, de les y constater

— comme il est impossible de ne pas les constater dans l'histoire des sciences physiques, par exemple, où les modes d'explication ont varié, à mesure que croissait le nombre des découvertes ; — peut-on se servir de cette sorte de formule pour étudier les diverses phases par lesquelles a passé parmi les hommes l'art ou la science de guérir ? Peut-on y découvrir trois grandes tendances bien accentuées ? Peut-on, enfin, montrer dans la médecine une évolution conforme à la grande loi observée d'une triple phase, ou si l'on veut d'une triple interprétation des choses théologique ou volitionnelle, métaphysique ou abstractionnelle, positive ou expérientielle ? C'est ce que nous nous proposons de rechercher dans cette thèse. Nous disons dès à présent que la médecine n'a pas échappé à cette nécessité du passage progressif d'une forme à l'autre. La médecine a été jusqu'à nos jours un art, d'abord tout empreint de surnaturel et se présentant comme une émanation de puissances extérieures à l'humanité ; art qui ensuite a cherché l'explication des phénomènes physiologiques, pathologiques ou thérapeutiques dans l'existence de forces ou de principes coexistant avec ces phénomènes et les déterminant ; art qui, enfin, tend de nos jours, à se dégager et du surnaturel et de l'abstraction mentale pour demander ses éléments et son efficacité aux sciences biologiques dont il procède directement et aux sciences physiques que contient implicitement la biologie. Cette tendance actuelle de la médecine, qui a déjà produit de remarquables résultats, permet-elle d'espérer que celle-ci finira, sinon par devenir une science à son tour, — puisqu'elle n'est qu'une des applications de la science fondamentale biologie, — du moins par se constituer d'une manière si positive, grâce aux notions exactes qui s'y introduisent,

qu'elle aura d'une science la certitude des procédés employés et des résultats obtenus? Nous ne croyons pas que cette vue soit purement spéculative; car, si l'on considère ce qu'était et ce que pouvait jadis la médecine, comparativement à ce qu'elle est et à ce qu'elle peut aujourd'hui, on est à bon droit frappé des progrès obtenus ; pourquoi donc dans notre siècle où la marche en avant de tout est si rapide et si continue, pourquoi ne pas croire que la médecine sera transformée par des améliorations, dont nous ne pouvons prévoir exactement la nature, mais dont nous pouvons affirmer l'existence dans l'avenir, s'il est permis de conclure des progrès faits aux progrès à faire? — Caton disait : « Le salaire même qu'ils exigent est pour eux un moyen d'usurper la confiance, et de tuer à leur aise; je t'interdis les médecins. » Rabelais disait : « De « faict, la practicque de médicine bien proprement est par « Hippocrates comparée a ung combat et farce iouée à « troys personnaiges : le malade, le médicin, la maladie. » Montaigne disait : « La science la plus importante qui soit en notre usage, comme celle qui a charge de notre conservation et santé, c'est de malheur la plus incertaine, la plus trouble, et agitée de plus de changements, etc. » — Les exemples abondent de ces jugements injustes sur la médecine. Il est impossible désormais que des grands esprits se livrent à de semblables appréciations, que des bouches illustres tiennent un pareil langage, c'est déjà ce que nous voulions constater.

Nous avons dit quelle était l'idée principale qui préside à notre travail, nous y introduirons plusieurs divisions ; nous chercherons d'abord à retrouver dans les opinions vulgaires et courantes sur la médecine que l'on peut ob-

server autour de soi, des traces persistantes des phases par lesquelles elle a historiquement passé ; ce chapitre nous servira indirectement à faire un tableau de l'état actuel de la médecine, en montrant à travers les interprétations communes et mondaines les tendances différentes qui agitent le monde médical lui-même, dans notre époque de transition et de transformation. — Il y a des représentants de la médecine artistique, comme il y a des défenseurs des philosophies théologique ou métaphysique. — Nous traiterons ensuite la question fameuse de la science et de l'art en médecine, et nous tâcherons de la résoudre d'après la méthode que nous avons adoptée.

Enfin nous étudierons, en un nombre égal de chapitres, les diverses périodes par lesquelles nous avons reconnu qu'avait passé la médecine, faisant cette remarque que ces périodes sont en rapport avec des modes de penser et d'interpréter les choses qui ne se sont pas substitués brusquement les uns aux autres, mais qui, au contraire, loin d'être confinés chacun dans une seule époque, ont coexisté et coexistent les uns à côté des autres. Cette étude nous conduira naturellement à des conclusions déduites de l'ensemble des faits que nous aurons montrés et des explications que nous aurons fournies.

II

Pour éviter les obscurités et les fausses interprétations, il est nécessaire de fixer quelques définitions et de répondre par avance à des questions auxquelles il nous faudrait satisfaire dans le cours de notre sujet, si nous ne prenions cette précaution. Nous proposant de recher-

cher ce qu'il faut entendre par les mots art et science appliqués à la médecine, et de toucher à cette question si souvent agitée pour démontrer qu'il n'y a pas entre les choses science et art cet antagonisme qu'il y a entre les deux mots qui les représentent, il faut donner la définition de ces mots telle qu'on l'entend habituellement et dire quelle est l'idée que nous y attachons.

D'un autre côté, notre méthode nous imposant de ne demander qu'aux choses naturelles la solution des questions qui nous préoccupent, et nous faisant écarter toute idée *à priori* et toute conception subjective, pour nous en tenir « au milieu des choses, » nous devons dire quelle signification particulière et restreinte nous donnons à certains mots abstraits que nous emploierons maintes fois, mots de combat pour ainsi dire, que les diverses opinions interprètent à leur manière pour en faire des champs de bataille préparatoires, disputant déjà sur les mots avant d'en arriver à la discussion des choses. Ces mots n'ont pas le sens absolu que leur donnent les diverses philosophies, il est sage de les réduire autant que possible à exprimer quelque chose de concret et de relatif. Enfin nous avons reconnu trois états successifs dans l'évolution des choses humaines : il nous faut tâcher de faire comprendre en quoi ils consistent :

Nous formulerons notre pensée sur ces divers points dans les propositions qui suivent :

1° Toutes les personnes qui emploient les mots art ou science ne savent pas bien les différencier ; outre qu'elles appliquent ces expressions souvent mal à propos et confusément, elles seraient embarrassées de dire d'une manière générale ce qu'elles entendent par le mot art appliqué à tel ensemble de pratiques ou de connaissances,

ou le mot science appliqué à tel autre, même quand elles ne se trompent pas apparemment.

Cependant l'art consisterait, si nous interprétons bien l'opinion la plus répandue, à tirer de son propre fonds, particulièrement riche de nature, des produits et des résultats essentiellement variables selon les artistes; il consisterait à inventer, à créer, comme si les qualités imagination, invention, ne résultaient pas d'une culture générale des facultés intellectuelles et étaient spéciales à l'artiste, comme si un chimiste créait moins qu'un peintre. La science consisterait au contraire à apprendre patiemment des vérités, des résultats identiques connus et transmis d'âge en âge et augmentés des découvertes nouvelles; de plus la science aurait un caractère de précision qui manquerait à l'art, lequel est « vague » : comme si la composition musicale par exemple, qui passe pour un art, n'était pas une chose remarquablement précise. Ces différenciations sont superficielles ou incomplètes ; d'ailleurs des difinitions de mots semblables sont variables selon les temps ou les écoles. Nous ne chercherons pas à les définir directement, ni à trouver de différence radicale entre la science et l'art. Le fondateur de la philosophie positive a montré le lien qui les unissait, et le résumé de sa pensée à ce sujet servira mieux qu'une définition. L'étude de la nature nous amène « à des conceptions fondamentales « sur les divers ordres de phénomènes qui fournissent une base solide à toutes nos autres combinaisons quelconques; » voilà la science. D'un autre côté, la connaissance des lois des phénomènes « est la base rationnelle de l'action de l'homme sur la nature, » puisque ces phénomènes, étant constants, sont nécessairement prévus par nous, et nous conduisent

« à les modifier à notre avantage les uns par les autres, » c'est l'art.

2° Nous entendons simplement par cause un antécédent invariable; par effet, un conséquent invariable ; et, si la doctrine des causes finales pouvait être justifiée, « loin d'être un principe, elle doit être un résultat » (Littré).

3° Un fait est une superposition de lois.

4° La notion de force se confond avec celle de propriété irréductible.

5° Les propriétés qui n'appartiennent qu'aux corps organisés vivants ou à leurs parties constituantes sont dites vitales, mais les propriétés physiques et chimiques sont les conditions indispensables de leur existence; les fonctions sont des propriétés d'appareils et d'organes qui résultent du concours de propriétés plus simples de leurs parties élémentaires.

6° La vie, d'après la définition de Blainville, « est un double mouvement intestin, à la fois général et continu. de composition et de décomposition ; » il faut ajouter les deux conditions de la vie : organisme déterminé et milieu convenable.

7° L'état théologique est celui dans lequel l'esprit humain, au lieu de s'en tenir aux phénomènes observables, « recherche des causes premières et finales de tous les effets qui le frappent ; » en un mot, les connaissances absolues, et se représente ces phénomènes « comme produits par l'action directe et continue d'agents surnaturels. »

8° L'état métaphysique consiste à décomposer pour ainsi dire l'agent surnaturel et arbitraire en un grand nombre d'attributs qui sont des forces, des principes,

des causes extérieures produisant les phénomènes. Dans cet état on prend des abstractions pour des réalités.

9° Ne chercher ni l'origine ni la fin des choses, s'en tenir à la portion qu'on a sous les yeux et sous la main ; observer les phénomènes, en tirer des lois; pas d'*a priori*, explication relative des faits ; c'est l'état scientifique ou positif.

CHAPITRE II.

OPINIONS COMMUNES SUR LA MÉDECINE.

I.

Nous ne croyons pas qu'il faille n'attacher aucune importance aux opinions vulgaires ; l'état des esprits considérés en masse est une sorte d'échelle graduée marquant la hauteur relative du niveau de la science ; quand celle-ci est très-haute, l'intelligence générale est haute en proportion.

C'est pourquoi, avant d'étudier historiquement les phases d'évolution de la médecine, nous voulons jeter un coup d'œil sur le monde médical de nos jours, chaos assez confus et trouble, et essayer d'y démêler la trace des opinions anciennes, subsistantes pour la plupart; car tout s'éteint par degrés, de même que rien ne se fait que progressivement.

Il n'est pas de sujet sur lequel on raisonne et déraisonne davantage que sur la médecine : nous ne prétendons point exposer ici les erreurs et les préjugés innombrables dont elle est le théâtre; nous cherchons simplement à retrouver autour de nous des manières de voir et d'interpréter les choses médicales qui soient les restes des diverses pé-

riodes par lesquelles a passé la médecine. Pour les personnes étrangères à toute culture, c'est purement le procédé employé pour guérir les maladies ; un médecin est une sorte de machine qui fournit des remèdes aux souffrances humaines ; il a appris à faire ce métier, il sait que tel moyen curatif est applicable telle à maladie, voilà tout. Les personnes qui n'ont pas souci ni notion de l'enchaînement et de la hiérarchie des connaissances humaines, et qui croient qu'on peut apprendre un art, une science, une pratique quelconque, isolément et sans notions fondamentales, représentent assez bien, tout en pouvant être éclairées sur des points particuliers, l'état dans lequel se trouvaient les esprits avant que rien fût connu, quand toute la science se résumait dans la connaissance de la position de quelques astres ; car à cette époque primitive il y avait déjà une médecine à l'état embryonnaire; celle-ci ayant certainement pour origine l'instinct de conservation, l'homme a cherché à se garantir des éléments ennemis et à éviter les conditions défavorables; cette espèce d'hygiène rudimentaire a été la première médecine.

Nous voudrions pouvoir dire que l'hygiène sera également la dernière médecine, et que ses progrès empêcheront quelque jour le développement des maladies; mais il est impossible de savoir jusqu'à quelle limite parviendra notre puissance à nous défendre contre les causes extérieures de destruction, et les causes intérieures qui ne sont bien souvent que le résultat des premières.

Les personnes incultes nous aident donc, par une sorte d'analogie rétrospective à comprendre la médecine primitive. Il est bien entendu qu'il n'y a pas d'assimilation totale à faire entre les ignorants primitifs et les ignorants

de notre civilisation; mais leur méthode est la même; tous deux, les premiers d'une manière fatale, les seconds par inertie intellectuelle, font de la médecine un ensemble de moyens réunis par le hasard ou une expérience sommaire et qui va combattre la maladie, ou plutôt le symptôme morbide: et, en effet, on en veut prodigieusement au médecin, quelque réellement instruit qu'il soit, comme à un manœuvre qui commet une maladresse, attribuant toujours à l'ignorance du médecin ce qui est attribuable à l'imperfection ou à la pauvreté de l'art de guérir proprement dit. C'est qu'on ignore les liens de la médecine avec les sciences, et qu'alors on ne conçoit pas que la thérapeutique rationnelle ne peut être constituée qu'en dernier lieu. L'erreur ne consiste pas à croire que la médecine ait pour but la guérison des maladies et la conservation de la santé, elle consiste à croire qu'elle puisse arriver là d'emblée et à ignorer les connaissances diverses sur lesquelles elle est appuyée.

Ainsi la manière dont la plus grande partie des hommes conçoit la médecine aujourd'hui peut nous faire entrevoir ce qu'elle fut pour les premiers hommes incultes, comme le sont encore beaucoup de nos semblables. Nous essayons avec le type actuel de nous représenter l'ancien, du moins d'une manière relative.

Ces considérations, du reste, rentrent dans l'ordre des suppositions: nous ne les présentons que pour ne pas laisser de côté l'examen des opinions populaires, qui d'ailleurs sont de plus en plus conformes à la réalité des choses, et dont il faut s'habituer à tenir compte: « les grossières, mais judicieuses indications du bon sens vulgaire, étant le véritable point de départ éternel de toute sage spéculation scientifique. » (Comte.)

Vulgairement donc, la médecine se confond avec la thérapeutique, quand celle-ci n'en est qu'une partie ; or, dégager la thérapeutique des autres connaissances médicales, n'est-ce point faire ce que faisaient les premiers guérisseurs et ce que font encore les « rebouteux » de nos villages. Donc il y a actuellement des représentants de la médecine rudimentaire, instinctive, celle qui a précédé même la médecine théologique. Et disons à ce propos qu'en attribuant trois phases distinctes à la médecine, nous ne voulons point dire que ces divisions sont d'une précision mathématique comme durée ou comme nature, qu'elles se sont succédé régulièrement comme les saisons, mais elles sont généralement vraies ; l'observation a pu légitimement fixer dans la médecine trois tendances diverses pour expliquer tout : la première par les puissances surnaturelles, la seconde par des forces, des entités factices, des êtres de raison, la troisième par les phénomènes naturels. Ces modes de penser se mêlent en diverses proportions, les époques rentrent les unes dans les autres ; ainsi il y a de nos jours des théologiens et des métaphysiciens de la médecine, comme il y a des représentants de la médecine de l'instinct, celle qui a existé dans les cavernes de Troglodytes, et qui persistera jusqu'à la généralisation du savoir. L'esprit humain à la poursuite de la vérité n'a pas toujours passé de la théologie à la métaphysique, de la métaphysique à la science ; il y a eu des modificateurs qui ont fait varier la loi ; mais celle-ci « est plus certaine que celle qui établit que l'esprit passe par le spiritualisme, le sensualisme, le mysticisme, pour aboutir à l'éclectisme. »

II.

Nous venons de voir qu'avant la première organisation théologique ou fétichique, c'est-à-dire avant la première civilisation, il y avait une médecine de l'instinct, celui-ci étant l'origine de l'art médical; cherchons maintenant des représentants du régime théologique lui-même.

Si, continuant l'examen des opinions régnantes pour les comparer aux phases historiques, nous tâchons de découvrir les continuateurs des temps où l'on croyait à l'intervention perpétuelle d'une volonté surnaturelle dans les affaires des hommes, un seul coup d'œil nous montrera, dans la société moderne, des personnes qui, à l'exemple des anciens, « plaçant dans le ciel les inventeurs de la médecine et en faisant des dieux, » admettent qu'il y a des rapports entre Dieu et les maladies.

Là, ce sont des épidémies envoyées pour châtier une époque d'impiété et d'incroyance ; ici ce sont des miracles tout à fait tangibles : des stigmates, des extases, des sommeils mystiques et autres manifestations de la puissance divine. Remarquons ici que nous ne raillons pas des croyances ; nous signalons seulement des tendances ou dispositions d'esprit, par exemple celle qui consiste à donner, *à priori*, à des faits graves ou insolites comme une violente épidémie, un phénomène cataleptique ou hystérique nouveau, etc., une origine extra-naturelle, au lieu d'en rechercher laborieusement les causes naturelles, ainsi que l'indiquerait une méthode scientifique, sauf à déclarer ensuite son impuissance actuelle à expliquer ce fait.

Parlerons-nous des nombreux miracles qui depuis quel-

ques années viennent stimuler la foi chancelante? Il y a maintenant des bulletins, des tableaux, où les guérisons et résurrections miraculeuses sont affichées, dénombrées et numérotées; tous les jours, on en fait dans la polémique des arguments. Dirons-nous ces cures merveilleuses obtenues par une pratique religieuse, par une prière fervente, la prière étant transformée ainsi en moyen thérapeutique; nous ne voulons point nous appesantir sur ce point délicat. Ces indications montrent suffisamment qu'il y a des esprits qui ne veulent pas détacher les choses même de la médecine de leur croyance et qui les rapportent à une puissance supérieure. N'y a-t-il pas lieu de faire un rapprochement entre ce que sont les personnes ainsi disposées et ce qu'étaient les médecins et les malades au temps où l'on consultait les oracles sur les cas de maladies; où la médecine était entre les mains des prêtres, des héros ou des rois, où les maladies étaient regardées comme des signes de la vengeance des dieux, où les Asclépiades, descendants d'Esculape, étaient en possession exclusive de la pratique médicale, où il y avait pour tous les cas de souffrance ou d'indisposition des divinités protectrices? Le monothéisme a substitué aux pléiades de dieux et de demi-dieux une seule volonté; mais la méthode n'est-elle pas la même? Introduire dans la production ou la guérison des maladies une volonté extra-humaine ou plusieurs volontés composantes d'un arbitraire unique, au lieu d'y voir le résultat de certaines conditions atmosphériques, telluriqnes, ou de certaines altérations organiques, c'est en être encore à cette période où l'homme, ne connaissant pas son domaine, ni lui-même, ni la constitution physique, chimique, biologique des corps, possédé, comme nous ne cesserons de l'être,

du désir intime d'expliquer les choses, mais ne le pouvant, faute de moyens d'exploration, où l'homme reconnaissait une puissance dispensatrice. La théologie est née « du sentiment de l'incognoscible » (Herbert-Spencer). De même on croyait au moyen âge à mille influences ridicules. Par exemple, en Italie, sous Jules II, on s'imagina, en présence d'une grande mortalité des nouveau-nés, que les sorcières suçaient le sang des nourrissons. Aujourd'hui les nourrices nous suffisent pour expliquer une mortalité effrayante des enfants à la mamelle : ainsi on croyait encore que le contact du tombeau de saint Louis guérissait les paralysies.

III

Mais l'opinion dominante maintenant sur la médecine, celle qui règne parmi les gens du monde, comme elle régnait jadis parmi les médecins, c'est celle que nous avons qualifiée de métaphysique, c'est-à-dire celle qui consiste essentiellement à s'enquérir non-seulement de l'état des choses, mais « de leur origine et de leur fin, » à chercher partout « des archétypes. » Appliquant cette définition à notre sujet, nous constaterons qu'une pareille disposition de l'esprit a produit, parmi les médecins même, ce qu'on a appelé la « métaphysique médicale, » c'est-à-dire « la recherche de l'essence des maladies. » On ne peut donc s'étonner si bien des personnes adoptent cette manière de penser et s'efforcent d'interpréter, avec les seules ressources de leur intelligence, les phénomènes pathologiques ou l'emploi des remèdes ; considérant la médecine comme un art semblable à tous les autres, elles croient qu'il peut accepter une certaine quantité d'inspiration et d'aperçus personnels ; c'est à en effet ce qui a constitué

l'art médical avant que les sciences médicales fussent très-développées ; et c'est ce qui correspond pour nous à la période métaphysique de la médecine. Aujourd'hui une série de connaissances rigoureuses et positives est venue changer ce caractère purement artistique ; des méthodes précises se sont introduites jusque dans la clinique. Ainsi nous citerons la recherche de la composition du sang, de sa richesse en fibrine, dans les diverses affections. On ne cherche plus les causes premières, mais les causes prochaines et accessibles.

Néanmoins l'opinion courante du monde n'en est pas là, et si nous regardons autour de nous, nous nous trouverons en pleine métaphysique. La notion d'entités, de forces, de causes générales et abstraites y domine encore, ayant succédé à la notion d'une volonté particulière régulatrice de tout. Nous étudierons historiquement plus tard la phase métaphysique ou abstractionnelle, à laquelle a succédé à son tour la phase scientifique, que l'on peut faire dater de Bichat, le véritable créateur de la biologie moderne ; cette dernière forme se substitue sans cesse à la précédente, et ce travail s'il n'a été rapide que depuis le commencement du siècle, est commencé et ébauché depuis longtemps par toutes les découvertes. Ainsi il est bien certain que la connaissance de la circulation a eu des résultats considérables, et pour l'explication des maladies et pour la pratique médicale ; sans elle eût-on saigné, eût-on fait la transfusion du sang, les injections thérapeutiques veineuses, etc.? C'est ainsi que les éléments scientifiques se sont surajoutés l'un à l'autre, modifiant à chaque instant les proportions de l'art et de la science, de l'empirique et du positif.

De nos jours, l'opinion générale fait de la médecine un

art semblable aux autres, c'est-à-dire un ensemble aujourd'hui fort compliqué de procédés pour guérir, de moyens curatifs qui varient considérablement selon celui qui les emploie, selon l'artiste, en un mot ; on se refuse à croire qu'il y ait des éléments positifs dans la médecine, comme par exemple la lésion matérielle fondamentale qui constitue un état morbide : c'est que le monde ne peut voir que deux choses : un ensemble de symptômes ou un symptôme, un signe qui le frappe et l'émotionne, et contre lequel il doit y avoir un remède que le médecin appliquera d'autant plus à propos qu'il sera plus habile ; aussi le critérium à l'aide duquel on juge de la valeur d'un médecin, c'est la rapidité avec laquelle il fait disparaître le symptôme alarmant; arrêter une hémorrhagie ou un flux quelconque vous fait passer pour un savant de premier ordre ; il serait au contraire difficile, en présentant aux ignorants celui qui a découvert la matière glycogène dans les cellules hépatiques, de leur faire comprendre en quoi il est éminent ; c'est qu'en effet, c'est une nécessité de la situation : quand on ne peut relier scientifiquement et hiérarchiquement les faits, on ne conçoit et l'on n'admire que les choses essentiellement et immédiatement pratiques ; on commet forcément l'erreur de croire que science et pratique sont, sinon en antagonisme, du moins en état d'indifférence : c'est un préjugé répandu que celui qui consiste à séparer violemment le praticien et le savant. Est-il besoin de le combattre ? Il suffit de constater qu'il n'est pas aujourd'hui un seul bon praticien qui ne connaisse les travaux des savants purs ; et, bien qu'il puisse paraître inutile ou superflu pour l'exercice de la médecine de connaître la physiologie cérébrale, ou ce qui constitue le développe-

ment de l'embryon après la disparition de la tache germinative, ou les réactions des corps de la chimie organique, qui refuserait de les apprendre ? Comment comprendre sans la connaissance de ces faits par exemple, que l'hémiplégie droite s'accompagne souvent d'aphasie? Si l'on ignore le mode de génération des premiers éléments anatomiques, comment s'expliquer la formation des tissus pathologiques ou cicatriciels ; enfin, comment s'expliquer que le chloral se transforme en chloroforme en présence du sang ? Est-il besoin de démontrer que toute découverte scientifique a son retentissement dans la pratique et que sans celle de Galvani et de Volta par exemple, on n'irait pas aujourd'hui détruire avec le galvano-caustique, si sûrement et si rapidement, le pédicule d'un polype que l'instrument tranchant ne peut atteindre ?

Les diverses appréciations mondaines ou naïves sur la médecine que nous avons signalées sont donc subjectives. Où la chose apparaît mieux encore, c'est dans les tentatives d'explication des maladies elles-mêmes. Qui n'a constaté cette recherche ignorante de l'origine et des causes du mal : le mauvais sang, la bile plus ou moins âcre, les humeurs que Molière appelait « peccantes crasses, fuligineuses ou féculentes » sont invoquées encore de nos jours comme aux temps de l'humorisme ancien ou moderne, qui a laissé des traces profondes parmi les hommes illettrés; tout cela n'a aucune gravité en soi, mais c'est le signe d'une méthode vicieuse, consistant à chercher des explications quelconques aux choses à l'aide de théories *a priori* que nous indiquerons dans l'évolution de la médecine elle-même.

Admettre pour expliquer son mal une altération hypothétique d'un liquide de l'organisme qu'on ignore, c'est

déjà quelque peu métaphysique, mais c'est surtout le premier degré d'une longue suite d'hypothèses et d'appels au surnaturel, invoqué comme explication générale de la maladie et des remèdes. C'est ainsi qu'on arrive à créer des forces, des entités, des êtres n'ayant que la réalité subjective, et à l'aide desquels on interprète aisément tous les phénomènes, sans vérifier la valeur de l'hypothèse qu'on admet définitivement. Alors les mots maladie, santé, n'ont plus la signification positive qu'ils ont pour nous ; l'ignorance de l'anatomie et de la physiologie fait concevoir l'état pathologique comme indépendant de l'état normal ; la maladie est un être de formation nouvelle ayant une existence propre et primitive. Or nous savons que l'état morbide se relie à l'état physiologique, et que les perturbations de l'organisme ne sont que des exagérations ou des amoindrissements, des accidents en un mot, d'une ou plusieurs des parties constituantes de l'organisme.

Ainsi on voit substituer des explications personnelles plus ou moins ingénieuses à celles qui résulteraient de connaissances antérieures nécessaires, concevoir la maladie sans connaître l'organe ni la fonction, ni l'altération de l'un et de l'autre, c'est-à-dire la lésion et son symptôme. Nous trouverons dans le passé des systèmes qui feront de ces erreurs un corps doctrinal.

IV.

Nous avons présenté tant bien que mal le tableau des opinions qui partagent les esprits, dans les jugements auxquels donne lieu la médecine. En terminant, disons que celle-ci tend à se dégager des conceptions étrangères

à son objet et à se constituer positivement, scientifiquement. La plupart des hommes éclairés, quelles que soient d'ailleurs leur philosophie et leur foi, ont renoncé à y mêler les questions de révélation ou de croyance religieuse (1).

(1) De Blainville, le premier, a dit que : la physiologie est l'art de rapporter les phénomènes vitaux aux lois générales de la matière (*Principes d'anatomie comparée.* Paris, 1822, p. 16) ; l'expérimentation, pour lui, est : l'art de faire naitre ces phénomènes, soit en faisant varier les circonstances dans lesquelles ils s'accomplissent, dans des limites compatibles avec leur existence, soit, au contraire, en faisant abstraction d'un ou de plusieurs d'entre ces phénomènes pour en apprécier un autre. (*Ibid.. Introduction*, p. L).

Il a montré aussi que la *vie* est un mouvement moléculaire ou chimique continu que caractérisent une combinaison (*assimilation*) et une décombinaison simultanées (*désassimilation*), successivement répétées, correspondant à un apport de nouvelles molécules et à un départ des anciennes, au sein d'une matière peu stable. De ce mouvement continu plus ou moins lent d'une partie à l'autre, nommé aussi nutrition, résulte la chaleur, mais de plus l'accroissement ; puis, celui-ci atteint, la reproduction survient ; des phénomènes plus élevés, qu'on ne voit que sur les animaux, ne se produisent plus si les précédents ont cessé, si le premier au moins ne persiste pas (p. 16 à 18).

Tout corps tant qu'il est organisé présente ces phénomènes ; ils sont distingués sous le nom de *vitaux* en raison de leur continuité et de leur non-fixité et permanence comparativement à ce que montrent les combinaisons et les formes dans les corps bruts ; mais les premiers ne sont pas d'autre ordre naturel que ceux dont les manifestations, mieux étudiées, sont connues sous le nom de *lois générales de la matière*.

Blainville ajoute, en effet : « Dans un corps vivant, il semble qu'il y ait toujours deux ordres de forces perpétuellement agissantes, les unes *vitales* et les autres *générales*, et, quoi qu'on en dise, tout à fait aussi inconnues les unes que les autres, et, en effet, de même nature ; mais elles semblent différer, parce que les unes sont beaucoup plus mesurables que les autres, quoique évidemment les premières rentrent dans les secondes. C'est même l'art de rapporter les phénomènes vitaux aux lois générales qui constitue la véritable physiologie. »

« Il y a, dit encore M. Chevreul, deux manières d'étudier et d'expliquer les phénomènes de la vie. Dans l'un, on les fait dépendre *médiatement et immédiatement* d'une force particulère appelée *principe vital*, qu'on représente souvent comme antagoniste des forces qui régissent

Chacun travaille, dans le monde savant, à faire progres-

la matière brute, telles que la pesanteur, l'affinité, la chaleur, l'électricité, la lumière, le magnétisme. Dans l'autre, sans rien préjuger sur la nature des causes qui produisent les phénomènes, on cherche, après avoir défini ces derniers aussi bien que possible, à les rapporter à leurs causes immédiates ou prochaines ; et bien loin d'admettre *à priori* qu'ils sont les effets immédiats d'un principe *vital*, on tend au contraire à les ramener aux forces qui régissent la matière brute. C'est à cette dernière manière d'envisager les phénomènes de la vie que j'ai donné la préférence. » (Chevreul, *Considérations générales et inductions relatives à la matière des êtres vivants.* — *Journal des savants.* Paris, 1837, in-4°, p. 667.)

Puis M. Chevreul conclut de ses recherches (p. 674) : « Que ce qu'il y a de mystérieux dans l'économie vivante n'est pas la nature des forces en vertu desquelles les fonctions vitales s'accomplissent, mais leur coordination, leur résultante pour maintenir des formes spécifiques de plantes et d'animaux dans l'espace et dans le temps. » Et ce savant revient encore aujourd'hui à ces conclusions (*Rapport annuel des professeurs du Muséum.* Paris, 1867, in-8°, p. 22), en insistant toujours sur l'importance que l'on doit attacher au « *principe de l'appropriation des organes aux fonctions qu'ils doivent remplir.* » (Rapport de 1868, p. 24.)

C'est enfin ici le lieu de reproduire les principes de philosophie positive rappelés en ces termes par M. Cl. Bernard, depuis que ceci est écrit (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1875, p. 338-339) : « Nous ne pouvons remonter au principe de rien, et le physiologiste n'a pas plus affaire avec le principe de la vie que le chimiste avec le principe de l'affinité des corps. Les causes premières nous échappent partout, et partout également nous ne pouvons atteindre que les causes immédiates des phénomènes. Or, ces causes immédiates, qui ne sont que les conditions mêmes des phénomènes, sont susceptibles d'un déterminisme aussi rigoureux dans les sciences des corps vivants que dans les sciences des corps bruts. Il n'y a aucune différence scientifique dans tous les phénomènes de la nature, si ce n'est la complexité ou la délicatesse des conditions de leur manifestation qui les rendent plus ou moins difficiles à distinguer et à préciser. Tels sont les principes qui doivent nous diriger. *Aussi conclurons nous sans hésiter que la dualité établie par l'école vitaliste dans les sciences des corps bruts et des corps vivants est absolument contraire à la science elle-même.* L'unité règne dans tout son domaine. Les sciences des corps vivants et celles des corps bruts ont pour base les mêmes principes et pour moyens d'étude les mêmes méthodes d'investigation. »

ser la médecine, à la rendre plus certaine à l'aide du développement des sciences médicales d'une part, et des sciences chimiques et physiques d'autre part, Tous les médecins, tous les élèves admettent la médecine moderne; l'enseignement, quoi qu'on en dise, est purement scientifique : on n'y introduit pas la préoccupation des fins dernières ou de l'origine de l'homme. Ces questions n'entrent pas dans notre Ecole, qu'on voudrait en vain représenter comme un foyer dangereux de matérialisme et d'athéisme, parce qu'elle laisse ces questions de côté. Chacun comprend l'importance de l'anatomie et de la physiologie normales et pathologiques, et on ne peut dire que nos maîtres, les Robin, les Claude Bernard, les Vulpian, les Charcot et tant d'autres, professent autre chose que la science. Le régime positif de la médecine se fonde chaque jour : l'idée de sa subordination à la puissance divine ou à des forces cachées a pu la dominer jadis, mais la sagesse générale élimine ces interprétations. C'est dans le domaine des faits seuls que se passe la compétition des travaux, et il ne peut plus y avoir dans la médecine ni spiritualistes, ni matérialistes, ni animistes, ni mécaniciens; tout le monde est obligé d'admettre certaines vérités qui autrefois eussent amené des luttes mémorables. Qui voudrait que l'épilepsie continuât à faire fermer les comices, qui voudrait respecter les fous comme possédés de la divinité, ou brûler des hystériques et des choréiques comme possédés du démon ? Qui voudrait appeler le quinquina écorce scélérate, persécuter ou réhabiliter l'antimoine? Il est impossible de ne pas s'entendre sur la pneumonie, ni même sur la paralysie générale, chacun est du même avis sur les anévrysmes mi-

liaires ou sur l'action de la digitale; ou du moins on ne se combat qu'avec des observations et des expériences. Il n'y a plus autre chose que des médecins instruits ou ignorants, et non plus des théoriciens en lutte.

C'est cette dernière phase de la médecine que nous appelons scientifique, et dans cette médecine-là, il y a place pour toutes les études, toutes les inventions, tous les perfectionnements : elle ne demande pas aux travaux d'où ils viennent, ni s'ils sont inspirés de l'esprit de Paracelse ou de l'esprit de Boerhaave : elle les prend, les contrôle, et, selon qu'ils sont contraires ou conformes à la réalité des choses, les rejette ou les accepte. La science n'est plus la « forêt de faits » de Bacon, où il faisait fort noir, c'est, selon une grande expression contemporaine, « la gerbe des faits. »

CHAPITRE III.

LA SCIENCE ET L'ART EN MÉDECINE.

I.

Si nous consacrons notre principal chapitre à cette étude, ce n'est pas que nous prétendions décider dogmatiquement si la médecine est ou doit être une science ou un art, ni exposer en quoi consiste exactement pour nous l'art médical ou la science médicale, ni faire le portrait du médecin artiste et du médecin savant ; il n'est pas, croyons-nous, possible de limiter précisément ce qui appartient à l'art et ce qui appartient à la science, par la

raison que tout commence par être un art et que tout devient une science.

Avant la chimie, on trouve l'alchimie ; avant l'astronomie, l'astrologie ; avant l'architecture, fondée aujourd'hui sur les notions positives et concrètes de la géométrie et de la mécanique, l'art de bâtir des demeures ; avant la science médicale, l'art médical. Ces deux mots offrent dans le langage ordinaire deux sens bien différents ; au fond c'est toujours la même chose à des périodes diverses de développement. Ce que nous cherchons justement à démontrer, c'est que la médecine, après avoir été envahie par des éléments divers et étrangers à son but, comme l'intervention des dieux et des forces, a peu à peu, avec la transformation des esprits et l'avancement des connaissances, éliminé ces éléments et les a remplacés par d'autres notions.

Au temps bienheureux de la scolastique, et il n'y a pas même plus de deux siècles dans cette Faculté, ainsi que l'expose M. Maurice Raynaud, il eût fallu traiter la chose dogmatiquement, et, selon les règles, la diviser en cinq articles ; poser sa majeure, la développer ; établir sa mineure, la commenter ; et enfin réfuter les objections et tirer la conclusion des prémisses. Mais, de même que les étranges sujets de thèse que présentaient les candidats, comme « la femme est-elle un ouvrage imparfait de la nature, » et tant d'autres plus bizarres encore, seraient assez mal accueillis, de même traiter un sujet selon les procédés d'Aristote semblerait quelque peu original. Cette remarque est nécessaire, parce qu'il peut arriver que nous paraissions perdre de vue notre but, ou du moins n'y arriver que très-indirectement. En effet, notre objet

est de montrer quelles ont été les transformations qu'a subies la médecine dans ses diverses phases, les divers caractères qu'elle a revêtus, les manières philosophiques dont on l'a interprétée : c'est pourquoi nous avons appelé notre travail l'évolution de la médecine : mais celle-ci contient implicitement l'étude de l'art et de la science dans la médecine, les formes que celle-ci a revêtues étant artistiques ou scientifiques, selon les diverses phases théologique, métaphysique ou positive.

De l'ensemble de notre travail ressort cette idée, que nous avons exprimée déjà, que l'art existe de moins en moins, et que cette qualification est d'autant plus applicable à la théorie et à la pratique médicales, qu'on les étudie plus loin dans l'histoire.

Répétons encore qu'il n'y a rien d'absolu : il y a eu dans tous les temps des artistes et des savants ; souvent dans un même homme il y a les deux. L'illustre Trousseau était de ceux-là, quand, en même temps qu'il disait : « de grâce, un peu moins de science, un peu plus d'art, Messieurs, » il disait aussi, « tout art a son côté scientifique; » et encore : « jadis la médecine était un art, elle se plaçait à côté de la poésie, de la peinture, de la musique. Aujourd'hui on veut en faire une science, et la placer à côté des mathématiques, de l'astronomie, de la physique. » Il reconnaissait donc la nécessité de mélanger les deux éléments, avec prédominance de l'art, mais il en faisait deux choses absolument distinctes.

Au siècle précédent, il n'y avait pas d'hésitation ni de compromis. Voltaire, — pour invoquer la voix la plus retentissante de ce siècle, — dit expressément : « Médecine, art d'opérer de la tête et de la main, pour rendre la

vie à un homme qui va la perdre..... Vingt médecins s'y trompent, celui qui a le plus d'esprit, le coup d'œil le plus juste, devine le caractère de la maladie. Il y a donc réellement un art dans la médecine, mais dans tout art il y a des Virgile et des Mævius. »

Il n'y a pas dualité entre la science et l'art; c'est ce que nous faisons découler des considérations suivantes : chaque art dépend d'une science ou de plusieurs sciences ; l'agriculture suppose des connaissances chimiques, physiques, astronomiques, physiologiques ; ainsi la médecine dépend de la physique, de la chimie et de la biologie ; réciproquement chaque science fondamentale prête son aide à une quantité d'arts ; de plus, à chaque art correspond une certaine des six sciences fondamentales, qui en est la base : ainsi l'art de teindre les tissus est en rapport direct et de dépendance avec la chimie ; ainsi l'art médical est en rapport direct et de dépendance avec la biologie. Est-il possible d'essayer de traiter les maladies sans connaître et la statistique de la biologie (anatomie), et sa dynamique ou bionomie (physiologie, mésologie) ? Les sciences sont donc les bases des arts. Si l'on veut rattacher d'une manière générale le système des arts au système des sciences, on ne peut faire mieux que de citer la formule d'Auguste Comte : « Science d'où prévoyance, prévoyance d'où action. » En effet, savoir c'est prévoir, c'est avoir la notion de la permanence des phénomènes, c'est connaître les lois naturelles ; or prévoir conduit naturellement à agir, soit pour se protéger, soit pour se créer des ressources, pour subvenir à des besoins toujours renouvelés, soit encore pour acquérir des jouissances et du bien-être. Que sont les arts, en effet, sinon des actes.

sinon des résultats, des applications de connaissances à un but déterminé? A la science il appartient de connaître et par suite de prévoir, à l'art de pouvoir et par suite d'agir.

Mais s'il est exact que les arts reposent sur des vérités scientifiques, il n'est pas moins vrai que les arts ont précédé les sciences, que chaque science dérive d'un art; c'est-à-dire que la pratique a précédé la théorie ou la loi. C'est la nécessité de la condition humaine; puis, les sciences correspondantes aux arts se sont élevées peu à peu, à mesure que l'homme, plus protégé matériellement, a pu se livrer à la recherche des lois des phénomènes. Alors chaque science et l'art qui lui correspond ont marché de pair, et enfin aujourd'hui c'est la théorie qui, dans presque toutes les branches de nos connaissances, a devancé la pratique; ce sont les sciences physique et chimique, par exemple, qui rendent à l'industrie, c'est-à-dire à l'art, les immenses et admirables services que l'on sait, sans cependant se diminuer en quoi que ce soit, en s'accroissant, au contraire, pour satisfaire au besoin de connaître la nature des choses, qui est fondamental dans l'esprit humain.

Résumons-nous par des propositions: 1° il n'y a pas d'antagonisme ni de différence radicale entre la science et l'art, ce sont deux côtés d'une même chose, non deux choses différentes, « deux versants d'un même fait; » 2° tout art est en rapport avec une ou plusieurs sciences correspondantes; ils se développent simultanément; 3° le mode artistique, c'est-à-dire pratique, a nécessairement précédé le mode scientifique ou théorique.

II.

Ces propositions exposées, cherchons à les appliquer à notre étude.

« Il n'y a pas de science dont la marche ait dû être aussi étroitement liée au développement de l'art correspondant que l'histoire ne le montre pour la biologie, comparée à l'art médical. » (A. Comte).

C'est-à-dire que s'il est prouvé que toutes les sciences actuelles ont été à l'origine des arts, que si l'on a appliqué empiriquement des connaissances dont on ne connaissait pas les lois théoriques, si on a su observer les astres avant de constituer la science de l'astronomie, si on a su construire des habitations avant de connaître la géométrie et les lois de la physique, cela est vrai surtout pourla médecine ; d'abord parce que la biologie,dont elle fait partie, supposant connues et comprenant les notions préliminairement acquises de la physique et de la chimie, lesquelles supposent à leur tour les connaissances mathématiques, la biologie a été nécessairement la dernière constituée des six sciences fondamentales, d'où il suit que la médecine a dû rester forcément un art isolé plus longtemps que d'autres pratiques, la physiologie et l'anatomie ne s'étant développées qu'en dernier lieu. C'est en effet depuis un temps relativement très-court qu'elles fournissent à l'art qui leur correspond des notions positives.

Cette vue fait comprendre que la science *biologie* devait recevoir plus de lumières et pendant plus longtemps de l'art médical, nécessairement toujours en progrès, par suite du besoin des hommes, que n'en a pu recevoir par

exemple la chimie de l'alchimie ou des pratiques industrielles ; en effet, le développement de l'alchimie a été arrêté net par la constitution de la véritable chimie, et dès lors l'industrie a reçu toute sa force et son extension de la théorie chimique. Ensuite la nature même de l'art médical, qui constate les phénomènes vitaux, qui s'occupe des organes et des fonctions des êtres vivants, lui donnait une relation particulièrement intime avec la physiologie, et celle-ci n'a pu s'ériger en notion positive qu'en recevant de la pratique et de l'observation médicales, des indications qui ne pouvaient venir d'ailleurs. Ces relations nécessaires de l'art médical avec la biologie montrent que la constitution de celle-ci fut provoquée et hâtée par l'évolution de la médecine, qui observa et appliqua des données positives « propres à systématiser les notions biologiques » (Robin).

Mais aujourd'hui la biologie, science fondamentale et abstraite, n'a plus à se régler sur la médecine, ni à mesurer ses progrès sur les progrès de celle-ci. Cette remarque peut être appliquée à toutes les sciences fondamentales considérées par rapport aux arts qui leur correspondent ; car notre capacité d'action est bornée par le temps et par l'espace, tandis que notre faculté de spéculation est extrêmement vaste. C'est pourquoi il ne faut pas que la théorie, qui a devant elle l'étendue, attende que la pratique l'ait rejointe.

Observons encore, comme en rapport avec ce que nous avançons, que la physique et la chimie ont fait des progrès bien plus considérables que la biologie plus récente, grâce à leur séparation d'avec les arts correspondants qui leur permit de revêtir le caractère spéculatif et de formuler des théories qui, à l'inverse de ce qui avait lieu

avant, produisirent des améliorations extrêmes dans la pratique et concoururent pour une large part à améliorer la situation des hommes ; il n'est pas besoin de le démontrer aujourd'hui.

III

Ceci nous amène naturellement à chercher les causes plus immédiates de retard dans les progrès de la médecine. Nous avons vu que celle-ci est une application de la biologie ; or, cette science abstraite ayant été la dernière constituée, il est clair que les sciences médicales, anatomie, physiologie, mésologie, ont été développées en dernier lieu, et ainsi leur application a été imparfaite plus longtemps. C'est, du reste, un fait constaté historiquement : on faisait d'admirable géométrie au temps d'Archimède et d'Apollonius ; on faisait encore une détestable physiologie en plein XVIIe siècle, au temps d'Harvey.

Auguste Comte fait encore observer, dans ses « Considérations sur l'ensemble de la biologie, » que celle-ci « a été en quelque sorte incessamment ballotée entre la métaphysique qui s'efforçait de la retenir et la physique qui tendait à l'absorber, entre l'esprit de Stahl et l'esprit de Boerhaave. » En effet, les propriétés des corps organisés vivants étant les plus complexes et les plus difficiles à analyser, de grands esprits même ont pu être amenés, selon leur pente naturelle et dans l'impatience où ils étaient de comprendre, à les expliquer, les uns facilement par des forces imaginaires, les autres par les simples actions chimiques, physiques, mécaniques, qui sont la condition indispensable des phénomènes dits vitaux, mais qui ne sont pas toute la vie, celle-ci consistant dans les

propriétés spéciales à la substance organisée ou à ses éléments.

On peut ranger sous différents chefs les causes de retard dans les progrès de la médecine. Broussais, avec sa lucidité habituelle, les indique dans ses « Propositions de médecine : » nous les lui empruntons quant au fond.

1° La méthode empirique, qui consiste à garder la mémoire des symptômes observés et des remèdes qui ont été utiles ou nuisibles « sans se permettre aucune explication physiologique. » En effet, jamais un groupe de symptômes ne ressemble absolument à un autre groupe de symptômes; et il s'ensuit qu'en donnant un ensemble symptomatique comme type et comme modèle d'une maladie, sans rapporter le tout à la lésion organique et au dérangement physiologique, on s'expose à commettre des erreurs ou des confusions. Qui ne comprend l'importance qu'il y a par exemple à distinguer l'œdème d'une affection cardiaque de l'œdème d'une néphrite albumineuse, en rapportant le symptôme à l'organe.

2° L'ignorance où l'on a été longtemps de la *nature de la maladie*, c'est-à-dire la différence entre l'organe sain et l'organe malade, ignorance qui empêche le médecin d'apprécier en connaissance de cause la valeur du symptôme fonctionnel ou physique.

3° L'ignorance de la modification physiologique, ou physiologie pathologique, qui sur le vivant conduit à la connaissance de la nature de la maladie; de même que de l'intégrité de la fonction on est en droit de conclure à l'intégrité de l'organe.

4° L'ontologie médicale, qui consiste à présenter des groupes de symptômes qu'on appelle maladies sans les rapporter aux organes, c'est-à-dire à créer des entités

pathologiques n'ayant pas de rapport avec les réels phénomènes de la vie, et qu'on considère comme des puissances malfaisantes produisant la perturbation. Une telle imagination dispense de bien des recherches et des labeurs nécessaires à la découverte de la vérité. C'est pourquoi il est permis de dire que la création de puissances morbifiques retarde les progrès de la médecine en diminuant l'importance des études anatomo-pathologiques.

5° La prétention d'adresser des remèdes à une entité morbide factice sans apprécier leurs effets sur les organes. En effet, c'est faire de la thérapeutique au hasard, et c'est nuire, par les résultats nécessairement fâcheux qu'on obtient dans un grand nombre de cas, et par l'emploi malheureux des moyens de guérison, à ces moyens eux-mêmes qui, employés rationnellement, peuvent rendre des services si grands.

On voit qu'il y a un demi-siècle, le puissant esprit de Broussais comprenait l'importance capitale de l'anatomie et de la physiologie pathologique, de l'expérimentation thérapeutique, qui sont de nos jours les bases fondamentales de la médecine, et qu'il pensait qu'au lieu d'adresser un remède dont on ne connaissait pas l'effet à une maladie dont on ignorait la nature, il fallait apprendre les effets du médicament et la nature de la lésion.

IV

Nous terminerons ici ces considérations sur l'art et la science, en faisant remarquer l'importance de la tradition en médecine. Quoique celle-ci soit un art encore, il est remarquable que cet art a historiquement une existence autonomique, qu'il a été bien longtemps avant de

reconnaître sa dépendance envers les sciences, et que la tradition a été un de ses éléments capitaux, à ce point qu'il n'a jamais pu être renouvelé de fond en comble, soit par une puissante personnalité, soit par une grande découverte. Ceci n'est point le caractère d'un art d'avoir une autonomie et une tradition. L'invention des couleurs à l'huile modifie profondément la peinture, les découvertes acoustiques font faire un pas énorme à la musique; un Shakespeare ou un Hugo fondent une nouvelle littérature; en médecine, les progrès sont lents à s'imposer, les découvertes scientifiques ne retentissent pas de suite dans la pratique, les habitudes, les manières d'agir sont puissantes et invétérées; et, s'il se trouve une académie pour condamner le Cid, il se trouve des facultés nombreuses pour condamner le quinquina, il faut des siècles pour faire adopter une pratique un peu hardie, comme la transfusion du sang, ou la trépanation. Nous croyons que cette défiance a pour cause l'objet même de la médecine, savoir le soin de la vie humaine; les corps savants et les malades redoutent l'inconnu qui peut être bon ou mauvais. L'observation tient enfin dans la médecine une place considérable, comme dans une véritable science. Nous nous contenterons d'indiquer cette particularité de l'art médical.

Cette trop longue étude de l'art et de la science en médecine nous a paru utile; il était bon de simplifier un peu cette question si controversée dans le monde des savants et dans le monde des ignorants.

CHAPITRE IV

MÉDECINE INSTINCTIVE

Tous les anciens ont répété à l'envi que la médecine était un présent des dieux, et l'on sait qu'Esculape est le fils d'Apollon. Il y avait pourtant sans doute des maladies avant que les puissances célestes songeassent à les guérir ; c'est-à-dire que celles-ci ont un peu tardé à envoyer le remède. Peut-être auraient-elles mieux fait de ne pas envoyer aux hommes les maux qui les affligent. Recherchons pour notre part quelle a été la cause de l'apparition de la médecine parmi les hommes primitifs; nous ne pouvons savoir quelles étaient les maladies qui les décimaient; on peut cependant croire que les rudiments d'une pratique médicale ont existé dès que l'homme a eu des instincts un peu développés. Les variations de l'atmosphère, le chaud du jour, le froid de la nuit, ont trouvé des instincts conservateurs correspondants prêts à réagir contre eux, et ces mêmes états qui faisaient naître les premières habitations, firent sans doute naître les premières pratiques curatives ou hygiéniques. Néanmoins, comme on n'a pas de renseignements sur ce point, on ne peut faire que des hypothèses. Ce serait un jeu d'esprit que d'entreprendre de décrire la médecine antédiluvienne. Mais on peut raisonner par analogie et considérer en quoi consistent les pratiques médicales chez les animaux ou chez certains sauvages; peut-être peuvent-elles donner une idée de ce qu'elles furent au début.

D'abord les animaux ont-ils une médecine? Sans tomber dans les hyperboles de Pline, qui prétend que les animaux pratiquent l'art médical : ou sans accueillir les

faits qu'on a rapportés que l'hippopotame se saigne et que l'ibis se donne des lavements; il faut reconnaître qu'il y a quelque vérité dans ces affirmations. Les animaux n'ont point de médecine à proprement parler, en ce sens qu'elle n'est pas perfectible comme la nôtre, qu'elle est la même depuis des milliers d'années, conservant le caractère purement instinctif. De même l'architecture des castors ou l'organisation industrielle des abeilles ou des fourmis n'offre pas de changements considérables depuis qu'elles sont décrites : (cependant on a remarqué que les castors ont modifié leurs procédés de construction depuis qu'ils sont traqués, et que les abeilles ont retranché un côté des polygones qui constituent leurs alvéoles). Mais si les animaux paraissent n'avoir ni beaux arts, ni religion, cependant ils sont sensibles au froid, au chaud, à la bonne nourriture, aux plaisirs amoureux; ils savent protéger leur existence, celle de leur progéniture, et cela par des moyens multipliés que nous admirons: nidifications, terriers, etc. Ils ont la prévoyance, ils savent choisir l'aliment convenable pour leurs petits, ils leur donnent des soins hygiéniques de propreté. Darwin cite le voyageur Duvaucel qui affirme avoir vu des femelles de gibbons, conduisant leurs petits au bord de l'eau et leur lavant le visage, en dépit de la résistance et des cris du baby. Qui ne connaît les mouvements, les exercices gymnastiques auxquels se livrent nos animaux domestiques; la prudence remarquable dans l'action qui les porte à s'arrêter devant certaines entreprises, les diètes judicieuses auxquelles ils se livrent, diètes qui, pour certains médecins d'autrefois, étaient toute la médecine, particulièrement les femelles qui n'ont plus de petits à allaiter; les médicaments qu'ils vont chercher et qu'ils s'administrent sous la

forme de substances herbacées qui provoquent des vomissements ou des selles; le repos qu'ils savent garder si patiemment, la chaleur artificielle qu'ils savent se procurer? Tout cela n'est-il pas analogue aux procédés employés par les enfants et les paysans dans leurs maladies au début? Tout cela ne peut-il nous aider à nous représenter ce que faisaient les hommes primitifs? Ces diverses pratiques sont les rudiments, les éléments originaires de ce qui est aujourd'hui la médecine, laquelle s'est compliquée à mesure que s'est étendu le domaine intellectuel et matériel de l'homme. La base de la médecine est l'instinct de conservation.

CHAPITRE V.

MÉDECINE THÉOLOGIQUE.

I.

Notre tâche est maintenant facile : montrer par des exemples historiques que la médecine a passé par les phases diverses que nous avons signalées, qu'elle a eu des manières d'être correspondant à des manières d'expliquer les choses de notre monde, lesquelles subsistent encore : nous les avons déjà retrouvées et montrées persistantes autour de nous.

Et pourquoi s'étonnerait-on que la pensée humaine interprète différemment, selon les époques, les phénomènes de la nature, et qu'il se forme ainsi des courants de divers sens qui se prolongent plus ou moins loin, jusqu'à ce qu'un seul absorbe tous les autres? Il est nécessaire qu'une idée générale ou théorique relie entre elles les notions conquises sur le monde et sur l'homme, et les

tienne sous sa dépendance. Or, cette idée dominante, c'est la *cause* que l'esprit donne aux phénomènes observés, et elle a pour origine le besoin instinctif, naturel, de connaître et d'expliquer; mais cette idée d'ensemble, cette cause, n'est pas toujours la même. A un moment donné, « le penchant de l'homme à supposer en toute cause une volonté analogue à la sienne » (Littré) lui fait adopter le régime théologique. Il est fétichiste, il est polythéiste, il est monothéiste, selon qu'il voit des personnalités et des volontés dans les corps bruts qui lui résistent, dans les plantes qui vivent; ou qu'il transforme ses fétiches en les élevant à la dignité de dieux; ou qu'enfin, il conçoive la notion d'un Dieu unique. Il y a donc eu un développement des choses humaines, sous l'influence des diverses formes théologiques. Nous allons l'étudier dans la médecine.

Croire que les maladies sont causées par la colère des puissances célestes, que les guérisons sont obtenues de leur clémence, c'est faire de la médecine théologique.

Nous nous étendrons peu sur cette phase médicale considérée dans l'antiquité. A cette époque la médecine ne pouvait guère revêtir un autre caractère; de plus, cette période de l'histoire est plus connue que d'autres temps plus rapprochés de nous. On sait que dans la période historico-mythologique de la Grèce, on trouve dès divinités tutélaires directement protectrices de la santé des hommes. Puis des dieux cette mission passe aux prêtres médecins, vivant de l'autel et de l'officine pharmaceutique qui y était annexée, si peu compliquée que fût alors la thérapeutique. On connaît les temples d'Apollon et d'Esculape, les asclépiions, placés habilement dans les endroits salutaires, et leurs desservants les Asclépiades;

les cures heureuses de ces représentants de la divinité, recueillies avec soin et inscrites sur des tables votives, pour exciter l'enthousiasme des malades et des fidèles. Il n'est pas douteux que l'art médical était alors contenu tout entier dans le dogme religieux, et qu'il y avait intime adhérence entre la personnalité du prêtre et celle du médecin. Avant Hippocrate, l'art médical paraît détenu par ce personnage doublement révéré, parce qu'il distribue la santé, et parce qu'il est le mandataire de la divinité. Certains passages des écrits d'Hippocrate ont gardé comme un reflet de cette période ; par exemple : « la connaissance des dieux est inhérente à la médeeine, car elle trouve dans l'étude des maladies et de leurs symptômes, une multitude de raisons d'honorer les dieux. Les médecins reconnaissent la supériorité des dieux, car la toute-puissance ne réside pas dans la médecine elle-même; les médecins, il est vrai, soignent beaucoup de maladies, mais grâce aux dieux, un grand nombre guérissent d'elles-mêmes. » (Traité de la bienséance.) Il faut ajouter qu'Hippocrate dit par contre, en parlant de ce qu'on appelait les maladies infligées par la divinité, « qu'à son sens elles n'étaient ni plus ni moins infligées par la divinité que les autres. »

Parlerons-nous des mille puissances tutélaires, mâles et femelles qui, dans le monde romain, président à toutes les maladies et à toutes les fonctions, comme à tous les besoins? Quelques-unes de ces divinités médicales ont été peintes magistralement par un écrivain contemporain : « Nona et Decima gardes-malades, les trois Nixii accoucheurs, les deux nourrices Educa et Potina, et Carna berceuse dont le bouquet d'aubépines éloigne de l'enfant les mauvais rêves, » et « Mena tourment des vierges, et

la douce Rumina qui protége le sein de la nourrice, gonflé de veines bleuâtres, » et « Crépitus » honoré comme un dieu. Il suffit de ces quelques indications pour donner l'idée de l'époque romaine.

Et nos ancêtres, où en étaient-ils? Ecoutons César, le conquérant des Gaules : « La nation des Gaulois est abandonnée aux superstitions ; ceux qui sont affectés de maladies trop graves immolent des victimes humaines ou font vœu d'en immoler, croyant que, pour apaiser les dieux et pour la vie d'un homme, il faut leur donner celle d'un autre homme en échange. »

Ces quelques citations montrent bien le caractère éminemment religieux et théocratique de la médecine antique.

II.

La médecine a surtout sa phase théologique au moyen-âge, avec des prolongements qui s'étendent jusqu'à nous. A cette époque méconnue, où la religion catholique possédait l'entière adhésion des esprits, et servait de direction générale à l'évolution humaine, le progrès ne fut cependant pas absent, la filiation ne fut pas interrompue entre l'antiquité païenne et la modernité positive : on doit au moyen-âge, sous l'influence de la catholicité, la protection des faibles reconnus les égaux naturels des forts. Un commencement de richesse commerciale et industrielle fut la conséquence de la sécurité des serfs exonérés des inquiétudes de la guerre, devenue défensive au lieu d'être comme jadis systématiquement offensive et conquérante ; enfin c'est le moyen-âge qui, tout en donnant tête baissée dans l'ascétisme religieux et dans les excès d'une foi superstitieuse, apporta à la fortune so-

ciale dans les arts, l'architecture ogivale, la peinture sur vitraux, la musique d'église; dans le commerce la lettre de change, dans l'industrie, les horloges, les glaces, le papier ; l'empirisme scientifique dota de plus les hommes de la poudre à canon, de l'aiguille aimantée, et de l'imprimerie.

Néanmoins, le moyen-âge ne pouvait se dispenser d'infliger à la médecine la chémiâtrie théologique, la croyance aux astres, aux influences démoniaques et à la sorcellerie. On ne pourrait croire qu'il en fût autrement, puisque le régime théologique, bien que tout à fait épuisé au point de vue scientifique, est encore en pleine vie dans le monde des ignorants comme il l'était, avec de meilleures raisons d'être, dans les temps dont nous allons parler, c'est-à-dire la fin du moyen-âge, et les siècles suivants immédiatement.

L'hippocratisme et le galénisme, doctrines si longtemps suivies, n'étaient pas purgées des conceptions théologiques, et les trois âmes de Platon et d'Aristote, la théorie des esprits, etc., invitaient les successeurs de ces grandes écoles et principalement les galénistes à trouver, dans la cabale et l'alchimie, un moyen de reprendre le joug de la médecine surnaturelle. C'est ainsi qu'au XVIe siècle, Jérôme Fracastor, dans son traité de la sympathie et de l'antipathie, attribue les deux phénomènes au passage des atômes invisibles et indivisibles d'un corps dans un autre, ce qui n'est pas très-différent de la doctrine des magnétiseurs et spirites modernes ; puis par analogie, il établit entre les constellations et le monde terrestre, des rapports de même sorte. A côté de ces phénomènes abstraits s'élèvent des influences intelligentes soit démoniaques, soit divines. Car les démons ne sont

que des produits altérés de la divinité, et « Dieu, — dit Sprengel, — redevint la cause agissante immédiate de tous les phénomènes, et la physique fut transformée en une véritable théosophie. » Des sorciers et des philosophes ambulants parcourent l'Europe, associant à leurs prétentions nouvelles quelques secrets puisés dans le magisme oriental et dans la doctrine de Zoroastre. Ils affectent aussi de prendre aux juifs et aux rabbins leurs mots hébraïques pour assurer une efficacité quelconque à leurs formules faites dans la langue que Dieu employa pour parler aux hommes et aux anges. On doit à ces philosophes la doctrine dite des signatures où les planètes correspondaient avec nos organes, par certains signes, et où les herbes étaient identifiées à divers appareils par des ressemblances imaginaires : « les feuilles tachetées de la pulmonaire convinrent aux altérations du poumon, » « le suc jaune de la grande chélidoine » fut employé dans les maladies du foie ; le diable était attiré par les humeurs âcres des mélancoliques, mais Dieu, par ses exorciseurs, le faisait plus ou moins vivement déguerpir.

Les démons présidant aux planètes dont nos métaux dépendent eux-mêmes, il s'ensuivit que la volonté diabolique put opérer de nombreux prodiges à l'aide de ces métaux variablement maniés ; et rien ne s'opposait à la croyance de la transmutation de ces métaux les uns dans les autres. Tout cela préparait à Paracelse les triomphes de son illuminisme, et l'explication des fonctions du corps par les rapports prétendus harmoniques entre les organes et les intelligences célestes, entre le macrocosme sidéral et le microcosme viscéral, allait être adoptée et avoir ses beaux jours. Déjà des événements singuliers avaient montré dans les esprits populaires une prédispo-

sition véritablement morbide à accepter les doctrines magiques et cabalistiques. Ainsi en 1374, eut lieu l'épidémie dite danse de Saint-Guy. Des bandes de deux à trois cents, et plusieurs milliers de convulsionnaires allaient d'une ville à l'autre, propageant et augmentant le mal choréique dont ils étaient atteints. En 1458, sur plusieurs points de l'Allemagne, les enfants furent saisis de l'idée persistante d'aller en pèlerinage et en troupe au mont Saint-Michel de Normandie, et ceux « à qui l'on refusait la permission d'accomplir le voyage mouraient infailliblement de dépit et de douleur » (Littré, Médecine et médecins). Le même illustre auteur rapporte encore qu'à la suite de la peste noire du moyen âge « on vit des bandes— les flagellants — allant de ville en ville... chantant des hymnes de pénitence et s'imposant des mortifications pour apaiser la colère du ciel... on les accueillait partout avec transport, et souvent le même vertige enlevait soudainement à une ville une partie de ses habitants. »

Si de pareils symptômes d'inféodation théocratique n'avaient fait explosion que parmi les malades ou la masse du peuple, sans rencontrer confiance ou adhésion de la part des gens de l'art, on pourrait hésiter à les faire rentrer dans l'histoire de la médecine théologique ; mais on sait avec quelle facilité ils étaient acceptés par les médecins comme ayant une origine surnaturelle ; et comment ces médecins interprétaient l'insensibilité hystérique de la peau, les anesthésies et hyperesthésies et différents troubles de l'innervation et de la motilité, au profit du diable, de ses passages à travers le corps, avec toutes ses ruses, ses victoires ou ses défaites. Prolongées jusqu'au XVIIIe siècle, ces aberrations impriment à la pratique médicale le cachet de leur dépendance théologique. Sous

Louis XIV, les camisards inspirés entendaient des harpes éoliennes, avaient des visions angéliques, et si, avec la permission de Bossuet, ils ne reçurent que le secours des dragonnades,[1] ils n'en éprouvaient pas moins des symptômes pathologiques auxquels la médecine d'alors opposait sa science correspondante, c'est-à-dire toute pleine de surnaturalité.

Quand plus tard le clos Saint-Médard fut le théâtre des convulsions restées si célèbres, il fallut un puissant gallicanisme religieux pour faire interdire le miracle par la police royale ; car la philosophie n'était pas encore en mesure de faire prévaloir aucune opinion générale différente de celle qui avait cours sur l'évolution des faits.

Avant d'être réduits à une interprétation positive, ces faits devaient d'ailleurs passer par des explications métaphysiques dont nous parlerons, et qui d'ailleurs ont toujours vécu corrélativement avec la théologie, tout en étant, au moyen âge, en grande partie dominées par les explications purement surnaturelles, comme nous le montrerons en parlant de la médecine métaphysique où nous retrouverons les mêmes époques étudiées à un autre point de vue.

Dans la période que nous décrivons présentement, et qui n'est que le moyen âge vu dans ses conséquences, au moment où il va disparaître, la médecine nous apparaît surchargée de toutes sortes d'éléments étrangers à son objet; inspection des astres, alchimie; connexion des organes avec le ciel, du cœur avec le soleil, des reins avec Vénus; regard mortel du basilic, démonologie, etc.

La prolongation relative d'un pareil état de choses jusqu'à nos jours ne contredit pas l'ensemble historique des trois modes d'évolution que notre travail a pour but de

faire apprécier. La foi religieuse a semblé à certains savants compatible avec l'interprétation positive ou scientifique des phénomènes de ce monde; quand ils veulent bien ne pas ajouter aux moyens d'investigation dont ils disposent leurs aperçus subjectifs sur l'origine et la fin des choses, ces savants peuvent en effet rassembler, pour l'explication des faits, les mêmes preuves expérimentales, les mêmes procédés de synthèse et d'analyse que ceux qui repoussent le surnaturel, mais un infranchissable abîme les séparera de ceux qui s'en tiennent aux procédés exclusivement scientifiques, c'est-à-dire à notre humble portée. D'ailleurs, voyant que les points d'appui commencent à manquer, minés qu'ils sont par l'envahissement des méthodes nouvelles, les adhérents à la médecine théologique se réfugient dans le miracle.

Saint Chrysostôme, au IV[e] siècle, disait qu' « autrefois les dons extraordinaires de l'esprit étaient donnés même aux indignes, parce qu'alors l'Eglise avait besoin de miracles, mais aujourd'hui ils ne sont pas même donnés aux dignes parce que l'Eglise n'en a plus besoin. » L'Eglise de nos jours paraît de nouveau ressentir le besoin des miracles, car il s'en produit beaucoup, et il est remarquable qu'ils se rapportent tous à la biologie médicale, puisqu'ils consistent toujours en guérisons opérées par des eaux miraculeuses, ou en extases, apparitions et visions, choses essentiellement médicales. Si peu de gens font des miracles aujourd'hui, dignes ou indignes, beaucoup de gens sont témoins de miracles, et des petits enfants, des bergers et des jeunes filles voient leur apparaître la Vierge. Ils sont donc des intermédiaires passifs de l'intention miraculeuse de la divinité; mais ces intermédiaires passifs, inconscients, neutres, désintéressés,

tout en étant l'occasion et la cause des maladies épidémiques de croyance miraculeuse, sont eux-mêmes des malades d'une certaine catégorie; ce sont des visionnaires, des hallucinés, et c'est cette situation première où ils sont qui produit consécutivement, chez toutes les personnes que leur foi dispose, l'illusion d'un rapport avec la divinité. Tout cela est l'affaire de la médecine. C'est encore elle qui doit être appelée à juger certains cas pathologiques attribués à l'action divine, comme celui de Louise Lateau à Bois-d'Haine en Belgique, comme celui des stigmatisés du Tyrol, et ceux d'autres malades semblables réclamés explicitement par la science positive.

On voit que la phase théologique n'est pas confinée à l'antiquité, ni au moyen âge. Après le serment des apothicaires du XIIIe siècle : « Premièrement, je jure de vivre et mourir en la foi catholique... ; *item* : de ne donner jamais à boire aucune potion abortive, » on trouve au XVIIe siècle Guy Patin qui dit naïvement ou malignement : « Ce qui a sauvé le roi a été neuf bonnes saignées et les prières des gens de bien comme nous. » Trois siècles auparavant, Gui de Chauliac se moquait avec énergie de « la secte des femmes et de plusieurs idiots qui remettent les malades de toutes les maladies aux saints tant seulement, se fondant en cela : le Seigneur me l'a donné ainsi qu'il lui a plu, le Seigneur me l'ôtera quand il lui plaira, le nom du Seigneur soit béni : *Amen.* »

Des opinions semblables ou analogues peuvent se constater encore de nos jours ; on lisait, il y a quelques semaines, dans les journaux que les naturels des îles Fidgi, cédées par les chefs à l'Angleterre, sont décimés par une épidémie de rougeole importée de Sydney. Ces pauvres

gens, voyant que les blancs ne meurent pas comme eux, disent : « Dieu est irrité contre nous parce que nous avons donné notre pays aux étrangers, et c'est pour cela qu'il a envoyé pour nous punir la maladie et la mort, afin qu'en définitive les blancs restent seuls maîtres du pays. » Et ils ne veulent pas être soignés. De même « les brahmes regardent le choléra comme une maladie que leurs divinités irritées font éclater pour témoigner leur colère de voir le beau pays de l'Indoustan livré à la domination étrangère. » (G. Audiffrent, des Epidémies.)

On a proposé avec raison le nom de médecine théocratique pour qualifier les doctrines anciennes et modernes « qui veulent soumettre la science à la foi religieuse et au dogme théologique. » Ces doctrines, en effet, ont poussé la préoccupation de la puissance divine et providentielle jusqu'à considérer la maladie comme « une réaction salutaire contre une cause accidentelle de troubles fonctionnels. »

Un reste regrettable du régime théologique ou surnaturel est le spiritisme actuel, avec ses tables tournantes, parlantes, ses guéridons frappeurs et tapoteurs, ses mediums et ses êtres invisibles. Tout cela est un reste de la magie et de la sorcellerie du moyen âge et intéresse vivement la médecine, car il y a un rapport évident entre les phénomènes d'hallucination et d'extase, isolées ou collectives, et les divers troubles nerveux qui accompagnent les pratiques du spiritisme. Les sciences occultes d'autrefois persistent dans le somnambulisme, dans le magnétisme, dans le spiritisme ; ceux-ci ont remplacé l'alchimie et la cabale. C'est encore à la science à s'occuper de ces questions, elle peut retrouver dans le présent les maladies mentales du passé. Et de même qu'en y touchant, elle a

transformé l'astrologie en astronomie et l'alchimie en chimie, elle pourra peut-être dégager de toutes ces pratiques où se mêlent avec les simples illusions de l'ignorance les hallucinations de la névrose et de la véritable aliénation mentale, quelque chose de vrai et d'utile à connaître. Ces « maladies de l'esprit » sont encore du ressort de la médecine.

Nous avons montré les divers prolongements de la période théologique de la médecine, pour indiquer une fois de plus que nos divisions ne sont pas absolues; elles ne sont que relatives. Cette remarque pourra s'appliquer à la phase métaphysique que nous allons étudier.

CHAPITRE VI

MÉDECINE MÉTAPHYSIQUE

Le mode métaphysique d'interpréter les choses est celui qui occupe la plus grande place dans la médecine. On le retrouve dans le passé tout entier, et de nos jours, il est adopté par un certain nombre de doctrines. On conçoit cette durée et cette extension quand on réfléchit, d'une part, au besoin si humain de connaître la raison première et dernière des choses, et de l'autre, à la commodité qu'il y a à imaginer des êtres abstraits pour expliquer ce qu'on n'est pas encore capable de comprendre.

On trouve de ces entités factices non-seulement dans la médecine spiritualiste animiste, vitaliste, mais aussi dans les diverses écoles grecques et latines. Depuis Hippocrate attribuant arbitrairement les maladies à la qualité et aux mélanges divers des quatre humeurs (sang,

pituite, bile jaune, bile noire), jusqu'à Hahnemann disant : « la cause de la maladie est une aberration dynamique de notre vie spirituelle, un changement immatériel dans notre manière d'être, » la médecine a été remplie de ces hypothèses plus ou moins ingénieuses mais purement imaginatives. Il va sans dire qu'au temps des premières tentatives d'organisation médicale, elles étaient légitimes, elles provenaient ou de l'ignorance réelle et nécessaire, ou d'erreurs anatomiques et physiologiques sur lesquelles s'érigeaient les hypothèses et les erreurs médicales.

Diogène, d'Apollonie en Crète, cité par Aristote, nous donne une description du système veineux d'après laquelle il y a « deux grosses veines traversant le ventre jusqu'à l'épine du dos, l'une à droite, l'autre à gauche; chacune d'elles descend d'une part dans la cuisse qui lui répond : vers le haut, elles montent à la tête, passant près des clavicules et traversant la gorge, etc. » Pour Hippocrate et ses successeurs, les artères contiennent de l'air, d'où cette conclusion, que l'air est transporté dans tout le corps pour alimenter la chaleur innée. Les erreurs anatomiques et physiologiques vont se perpétuer à travers les siècles jusqu'à Harvey, jusqu'à Haller, qui établissent des vérités fondamentales. L'explication métaphysique se produit d'autant plus à son aise que les découvertes positives sont moins nombreuses ou moins importantes. Il est évident qu'il est inutile d'imaginer un « souffle » pour animer l'organisme, quand on connaît la structure des centres nerveux et leurs relations avec les nerfs périphériques, la terminaison des fibres nerveuses dans les cellules de la substance grise des centres, et d'autre part, quand on sait que cette substance grise est le foyer de

toute activité nerveuse, quand on constate qu'une plus grande quantité de phosphates ammoniaco-magnésiens est éliminée par les reins après un travail plus prolongé de l'esprit, et encore « que les nerfs et les centres nerveux sont, d'après des expériences certaines, les organes du mouvement, de la sensation, de l'intelligence et de la volonté. » De même quel besoin a-t-on d'esprits vitaux ou animaux quand on connaît les phénomènes de la nutrition, condition nécessaire de la vie? Et ainsi du reste; d'une manière générale, faire de la métaphysique en médecine, c'est rechercher l'essence de la maladie au lieu de sa cause prochaine et sa nature, c'est l'imaginer « comme surajoutée à l'état physiologique, » à la manière des forces qui s'ajouteraient à la matière; c'est imaginer des théories subjectives et logiques pour expliquer la formation des maladies et l'action des remèdes; ainsi l'humorisme, le méthodisme, l'iatrochimie et autres théories célèbres sont des créations métaphysiques en ce sens, qu'elles ne reposent pas sur des faits naturels et observés, mais que les seules facultés intellectuelles de leurs inventeurs les ont constituées en un ensemble doctrinal. Un nombre considérable de doctrines, systèmes et opinions médicales présentent ce caractère; il est nécessaire d'en rappeler au moins quelques uns, afin de bien montrer par la comparaison avec les idées modernes, ce qui constitue l'état métaphysique. Dans le tableau historique que nous présentons, nous citons presque tous les grands noms de la médecine, c'est dire que, sans faire de critique, nous reconnaissons et présentons leurs erreurs métaphysiques comme nécessaires et liées à l'évolution médicale et que néanmoins nous nous inclinons devant les maîtres avec

la reconnaissance que doivent recueillir ceux qui ont semé de la part de ceux qui récoltent.

Pythagore, au dire de Celse, est l'auteur de la doctrine des jours critiques dont Hippocrate et Galien ont développé abondamment la théorie. Il y a dans cette doctrine la trace d'une vérité expérimentale; nous connaissons nous aussi la crise et son apparition assez ordinaire après sept ou huit jours. Les septénaires que nous adoptons aujourd'hui en sont la preuve; l'erreur consiste à s'imaginer qu'il y a un jour déterminé par une puissance fatale pour l'apparition de la crise, d'après l'ordre numérique. Ainsi, selon Galien, les crises qui surviennent le sixième jour sont funestes, aussi ce jour est-il appelé *le tyran*; les crises du septième jour sont, au contraire, favorables.

Nous avons déjà dit que le divin vieillard, le grand Hippocrate lui-même, s'était laissé aller à l'hypothèse dans sa théorie des humeurs crues ou cuites, les premières étant le mal, les secondes la guérison. Les artères, pour lui, contiennent le *pneuma*.

Les dogmatistes de l'école de Cos, quoique recommandant l'étude de l'anatomie et proclamant l'importance des faits, accordaient néanmoins au raisonnement une importance qu'il ne peut avoir en médecine, pour découvrir les causes et l'essence de la maladie. Ils prétendaient, avec les seules ressources de l'esprit, et en partant seulement de l'observation de certains faits, s'élever jusqu'à la notion des raisons premières des phénomènes de la vie.

Plus tard, les Pneumatistes imagineront un esprit aérien, modificateur des solides et des liquides.

En face du dogmatisme, en contradiction avec lui,

mais entaché comme lui d'hypothèse, l'Empirisme repousse, non-seulement le raisonnement, mais l'anatomie. Il n'est plus permis d'interpréter les faits, d'en chercher la cause prochaine, de rattacher le phénomène morbide fonctionnel soit à un dérangement des humeurs, soit à quelque autre trouble : tout cela c'est de l'hypothèse ; l'Empirisme tombe lui-même dans le danger qu'il fuit ; il ne s'attache qu'au symptôme, il l'enregistre, il le compte, et en regard de l'ensemble symptomatique, il inscrit le résultat du remède adressé au hasard à l'organe qui est malade, s'il y en a un ; et ainsi, après un certain nombre d'observations, il peut dresser un tableau mathématique de la maladie, qui est le théorème empirique ; or, c'est là encore une sorte de métaphysique que d'admettre pour la vérité le pouvoir de se faire connaître, pour ainsi dire, d'elle-même, par la voie du hasard seul ; c'est faire de ce mot une puissance imaginaire. Rien ne prouve que la succession des symptômes observés et constitués en maladie, soit invariable ; et parcequ'ils se sont présentés un grand nombre de fois, ce n'est pas à dire qu'ils seront identiquement les mêmes dans une observation ultérieure.

Les Empiriques anciens déclarent que le raisonnement est inutile, que les causes cachées ne doivent pas être recherchées et ils se dispensent d'étudier l'anatomie et la physiologie comme « spéculations oiseuses et inutiles à l'art ». Les Empiriques modernes ont prétendu que c'est l'observation pure qui produit les grandes découvertes comme la circulation, l'irritabilité ou la contractilité. Broussais fait remarquer, avec raison, que les « découvreurs » sont toujours conduits par le raisonnement, l'induction.

Il est bien évident que ceux qui découvrent dans un ordre quelconque de connaissances, sont ceux qui sont déjà préparés par des travaux antérieurs, qui leur ont donné des idées directrices de leurs recherches.

Le méthodisme nous offre des exemples encore plus frappants de la prétention d'expliquer les phénomènes pathologiques à l'aide de forces ou de modificateurs imaginaires : pour Asclépiade, qui le prépara par ses théories reprises ensuite, les tissus du corps étaient percés de pores innombrables et invisibles que traversent incessamment les atômes. Ceux-ci, mal dirigés, modifiés dans leur marche par la dilatation ou la contraction des pores, produisent la maladie : le sang épais entrave le libre passage des atômes et bouche les pores, voilà comment se forme la douleur. Conséquemment, quel doit être le traitement? Contracter ou dilater les pores. Tout cela est d'une remarquable clarté et d'une simplicité magistrale ; le grand malheur est que cela n'est qu'une spéculation subjective ; ajoutons, en passant, quelques traits caractéristiques au portrait d'Asclépiade.

« Il avait pour maxime, dit Celse, que le médecin doit guérir ses malades, *tuto celeriter et jucundè;* ce serait le mieux, s'il n'y avait danger le plus souvent à vouloir aller trop vite et trop agréablement. » D'après Pline, Asclépiade voulait être surnommé le médecin d'eau froide. Il faisait donc de l'hydrothérapie et de mille autres douceurs un moyen curatif universel ; c'est un peu ce qu'on a revu de nos jours ; en plus il s'aidait de « sottises magiques. » Enfin, dit Broussais, « ce dogmatisme artistique était une exploitation de la fortune des riches d'alors. » Des explications d'ensemble métaphysiques, un traite-

ment doux et bénin, à la convenance des malades, une petite pointe de mysticisme, un soupçon de charlatanisme... Asclépiade a certainement fait lignée.

Themison ne garde plus de ménagements, et avec lui, le vrai méthodisme apparaît dans toute sa solennité ; il y a trois genres pathologiques, le resserré, le relâché et le mixte, qui est naturellement un composé des deux premiers. Sa méthode, selon lui, était propre à rendre la médecine facile ; c'est en effet peu compliqué ; de là, une thérapeutique également simple, les astringents, les relâchants, et dans les cas où il fallait recomposer, reconstituer l'organisme, on s'adressait au « cycle meta syncritique », et tout était dit. On voit donc que le méthodisme faisait de la métaphysique en se livrant à une synthèse exagérée, comme l'Empirisme en poussant l'analyse et la division jusqu'aux plus extrêmes limites. Juvénal jugeait sévèrement Themison : *Quot Themison ægros autumno occiderit uno.* »

Pour le pneumatisme représenté par Aretée, l'esprit ou pneuma est la cause de toutes les maladies, selon qu'il est trop chaud, trop sec, trop froid, trop humide, trop subtil, ou trop épais, et ainsi se trouvent expliqués les divers états pathologiques.

L'humorisme renouvelle encore une fois la théorie de la formation des maladies, il admet comme axiome l'existence des quatre humeurs cardinales : le sang, la pituite, la bile jaune et noire dont les altérations produisent les maladies ; il y a lutte perpétuelle entre le corps vivant et les corps bruts qui se l'assimileraient entièrement sans les efforts de la médecine. Les humeurs sont en fermentation, ébullition, corruption, etc. ; tout cela est de l'hypothèse, et si la médecine moderne se préoccupe des

altérations des liquides de l'économie, elle le fait directement à l'aide du microscope ou des réactifs chimiques, et elle connaît d'avance leur composition normale.

Nous ne chercherons pas nos exemples de médecine métaphysique dans le moyen âge; nous avons montré que cette époque est surtout remplie par l'interprétation théologique et surnaturelle. Quant à l'Arabisme, il ne fait que reproduire les théories et les doctrines grecques ; c'est à la fin du seizième siècle et dans les siècles suivants que nous retrouverons plus florissante que jamais et fortifiée même par certains progrès de la science, la métaphysique médicale.

A cette époque, à l'issue du moyen âge, nous rencontrons Paracelse « qui rêve » en plein midi et délire en pleine santé (Daremberg). Nous l'avons signalé dans notre chapitre de la médecine théologique, et, en effet, lui et plus tard Van Helmont sont en même temps des mystiques et des ontologistes. Ils tiennent au moyen âge encore.

Paracelse croit à l'influence des constellations, à l'empreinte de Dieu sur les plantes et les substances; Van Helmont, en même temps qu'il étudie la magie, cherche à obtenir l'inspiration divine, abjurant la raison, « à laquelle il impute tous les malheurs de l'homme » (Broussais); mais tous deux admettent un esprit de la vie, un archée situé dans l'estomac, c'est-à-dire qu'ils admettent à la fois et la puissance surnaturelle générale régulatrice, et les forces, les entités productrices immédiates des phénomènes vitaux. C'est pourquoi nous en parlons encore à cette place.

Paracelse prétendait donc que notre corps n'est composé que de soufre, de mercure et de sel : les maladies

proviennent de ce que le mercure est en nous précipité, distillé, ou sublimé, de ce que le soufre est coagulé, congelé ou dissous, et de ce que le sel est calciné, réverbéré ou alcalisé.

Du moment que l'on connaît si bien l'origine et la nature des maladies, il n'y a plus qu'à s'adresser aux combinaisons et réactions de la chimie pour trouver des remèdes.

Pour Van Helmont, la maladie résulte du désaccord entre l'archée principal situé à l'orifice supérieur de l'estomac et les archées secondaires ou subalternes des reins et du foie; au-dessus d'eux plane le grand principe vital, le *duumvirat*, qui réside à la fois dans l'estomac et dans la rate.

Faut-il multiplier les citations? Au XVI[e] siècle, les exemples des théories les plus fantastiques abondent; c'est à qui des iatrochimistes, des iatromathématiciens inventera l'explication la plus subjective et la plus originale; les uns ne voyant dans la vie que des phénomènes physico-chimiques, les autres que des phénomènes physico-mécaniques : c'est la faculté d'imagination appliquée aux phénomènes de la vie. Il n'est pas possible d'étudier tous les systèmes métaphysiques, tous les monuments de l'ontologie. Le grand Boerhaave lui-même reconnaîtra l'existence et l'action d'esprits animaux siégeant surtout dans la région du diaphragme; à la fin du XVII[e] siècle, le célèbre Stahl ajoutera à l'édifice des siècles antérieurs son couronnement.

La doctrine de l'animisme résume d'une façon magistrale les efforts des esprits supérieurs pour se rendre compte des phénomènes à l'aide d'hypothèses. La matière est passive, immobile, muette, sourde, insensible, il faut

un principe, un être immatériel qui la fasse entendre, voir et sentir, qui l'anime; ce principe, c'est l'âme. L'influence de Stahl s'est étendue à tout le XVIIIe siècle et n'est pas épuisée. Les théologiens ont tiré de la doctrine présentée par un médecin une nouvelle force; l'idée d'une indépendance absolue entre la matière et l'âme ou principe vital fortifiée par cet appui des vitalistes et des animistes, va se fixer dans les esprits, et au XIXe siècle encore, Barthez lui redonnera un nouvel éclat, jusqu'à ce que s'établisse presque sans conteste le dogme scientifique actuel « qui n'admet ni propriété ou force sans matière, ni matière sans propriété ou force. » (Littré et Robin Dictionnaire de médecine). Les homœopathes qui, selon la pittoresque expression des auteurs du dictionnaire cité, « guérissent l'idéal de la maladie avec l'idéal du remède » n'oseraient plus dire : « La maladie est une altération de ce qu'il y a d'immatériel en nous, le médicament qui agit sur le principe immatériel doit le faire par des propriétés de même ordre » (Hahnemann).

Nous espérons avoir réussi à faire comprendre ce que nous entendons par métaphysique médicale ; elle ne consiste pas seulement pour nous à admettre des forces, des archées, des principes vitaux qui, en réalité, n'existent pas, mais encore à accorder à des phénomènes une importance qu'ils n'ont pas exclusivement, ou à retirer à d'autres celle qu'ils ont; c'est à ce titre que le mécanicisme et l'iatrochimisme nous semblent pouvoir être rangés dans la phase métaphysique de la médecine; car accorder une prépondérance exagérée dans les phénomènes physiologiques ou pathologiques, soit aux réactions chimiques, soit aux lois purement physiques et méconnaître l'existence des phénomènes biologiques, c'est encore créer

par isolément ou omission quelque chose qui n'est pas l'expression des faits, aussi bien que prétendre que « la force vitale s'oppose à l'accomplissement des phénomènes physico-chimiques. » La vérité ne consiste pas plus dans une doctrine que dans une autre, quelque rationnelle qu'elle paraisse, si elle ne contient pas toute la vérité; car nous entendons par le mot métaphysique non-seulement ce qui est au-dessus des choses sensibles, mais aussi ce qui est en dehors de la nature et de la réalité.

CHAPITRE VII.

MÉDECINE SCIENTIFIQUE. — CONCLUSIONS.

I.

Dans cette partie de notre travail, nous n'avons plus à chercher à travers l'histoire les éléments de notre exposition, il nous faut seulement dire, d'une part, en quoi consiste le régime scientifiqne de la médecine, et, d'autre part, montrer à l'aide de faits contemporains qu'il existe réellement aujourd'hui en théorie et en pratique.

Un grand nombre de passages des chapitres précédents et, en général, l'ensemble de cette étude ont pu déjà donner l'idée de ce que nous entendons par l'expression « médecine scientifique » et l'élimination que nous avons faite des deux autres modes amène nécessairement à l'acceptation du troisième que nous allons étudier maintenant. Si la médecine nous paraît arrivée à sa phase vraiment scientifique ou positive, ce n'est pas que, dans le passé, on ne puisse trouver des périodes ou des travaux appartenant au même mode de penser et propres à fonder le régime positif de la médecine ; au contraire, à toutes les

époques et dans presque toutes les doctrines ou écoles, il y a une quantité plus ou moins grande et toujours accrue de science positive ; mais jusqu'à présent, l'idée théologique ou l'idée métaphysique avaient dominé cet élément positif insuffisant et l'avait empêché de se développer. Par le fait même des découvertes augmentées, et des connaissances agrandies, ce sont, au contraire, aujourd'hui les faits d'ordre naturel qui font reculer partout les conceptions du régime théologique et métaphysique, états et modes de penser qui ne sont pas condamnables historiquement et en eux-mêmes, qui sont des phases nécessaires de la grande évolution humaine, mais qui, aujourd'hui, en vertu de la même loi, cèdent la place dans la médecine comme ailleurs, au régime nouveau, aujourd'hui supérieur et par sa nature, et par l'éclat et la puissance que lui donnent les hommes qui le représentent. C'est « la décroissance du surnaturel et la croissance du naturel, la décroissance des notions subjectives et la croissance des notions objectives (Littré), » c'est cette loi, que l'on constate dans la médecine et qui nous a conduit dans notre travail.

Il nous reste à exposer brièvement les principes de la médecine scientifique, de la méthode nouvelle pour interpréter les choses, et à montrer que les principes réformateurs de la médecine sont suivis par le monde médical de nos jours soit dans les méthodes, soit dans la pratique.

II.

La vie ne s'observe pas hors l'état d'organisation, ni l'organisation sans un milieu ; on ne doit donc pas considérer la vie autrement que comme une propriété d'élé-

ments. Elle n'est ni une cause ou un effet, ni un principe, ni un résultat.

C'est la science *biologie*, cinquième science fondamentale « qui s'occupe des êtres organisés et des lois de leur activité »; elle est statique par l'anatomie, dynamique par la physiologie et la mésologie; elle est encore abstraite ou concrète. La médecine est une des applications de la biologie, car elle s'occupe des êtres à l'état dit normal; c'est donc un art, mais cet art a marché constamment de pair avec la science dont il émane et lui a fourni un grand nombre de ses éléments; de plus, il a des connexions intimes avec les sciences fondamentales physique et chimie.

Les progrès de ces diverses sciences retentissent dans la médecine. Réciproquement, celle-ci fournit incessamment des données aux sciences biologiques par ses observations de l'être organisé vivant. De même que l'étude des principes immédiats, qui conduit à celle des tissus et humeurs, montre qu'il y a toujours une liaison entre les propriétés élémentaires de la substance organisée et « les conditions propres ou éloignées, constituantes ou déterminantes de leur accomplissement (Ch. Robin); » de même, il faut reconnaître qu'il y a une liaison entre les troubles des fonctions et la lésion des parties qui les accomplissent. Il ne faut donc plus invoquer des causes surnaturelles, archées, fluide nerveux, principe vital et autres imaginations semblables, produisant la maladie ou la guérison : il faut reconnaître des lois naturelles, des propriétés immanentes. On ne peut séparer l'anatomie pathologique de l'anatomie normale; toute doctrine médicale qui tente de le faire est non avenue de plein droit, car on ne peut se figurer l'état pathologique si on ignore soit

l'altération des organes qui le constituent, soit l'état normal qu'il faut comparer à l'état pathologique ; de même qu'on ne peut comprendre les phénomènes de la vie, si on ne connaît pas la substance organisée qui les manifeste. Le médecin qui n'admet pas cette doctrine est conduit « au scepticisme» par l'incertitude, et de là au charlatanisme.

La pathologie n'est pas séparable de l'anatomie ni de la physiologie, elle en est une annexe. L'anatomie étudie les organes de l'être vivant à l'état ordinaire ou moyen, et la physiologie les propriétés fonctionnelles de ces organes dans le même état ; la pathologie étudie d'une part les modifications anatomiques, et de l'autre la perturbation fonctionnelle qui en est le résultat.

On ne doit donc pas appeler anormal l'état pathologique, car les conditions et les influences qui déterminent le trouble fonctionnel, c'est-à-dire les symptômes, sont réelles, ce ne sont pas des êtres de raison.

Même en thérapeutique, il ne doit plus y avoir d'empirisme; pas plus qu'il ne doit y avoir d'explication subjective des maladies; car la thérapeutique est composée par des principes immédiats accidentels, qu'on emploie dans le but de modifier les parties altérées de l'organisme; or, comment se fait cette modification, évidemment par l'union ds ces principes immédiats à la substance des éléments anatomiques affectés; il est donc nécessaire de connaître les modifications de la substance organisée produites par les agents thérapeutiques, et il ne suffit pas de supposer empiriquement que telle substance produit tel effet fonctionnel, il faut le savoir positivement, comprendre et analyser de quelle manière se produit cet état appréciable. Car les propriétés d'innervation et de contractilité des

éléments nerveux et musculaires, si elles peuvent être modifiées par des principes immédiats, n'ont au contraire pas d'influence directe sur la nutrition des éléments anatomiques, c'est-à-dire sur l'assimilation et la désassimilation des principes immédiats constituant la substance organisée : Or « tout médicament est un principe immédiat accidentel qui va s'unir à la substance de tel ou tel élément anatomique, selon la composition immédiate de celui-ci ; » donc, quand on administre un médicament, il faut connaître la modification qu'il détermine dans les tissus et leurs parties constituantes, son mode d'absorption et d'élimination ; c'est dire qu'il faut étudier par des expériences l'action physiologique constante des médicaments avant de passer à leur emploi thérapeutique. La conséquence dogmatique qu'il faut encore tirer de cette considération, c'est qu'il convient de donner aux mots : *excitabilité*, *irritabilité*, *irritation*, la simple simplification de degrés particuliers des propriétés d'innervation, sensitive ou motrice, que possède la substance organisée. Car ils ne peuvent exprimer un état nouveau de cette substance, celle-ci étant constituée par les principes immédiats, qui par conséquent ne peuvent être appelés ses excitants.

Nous venons d'exposer quelques principes généraux de la médecine scientifique : relier la pathologie à la physiologie, expérimenter rationnellement les médicaments. Parlons maintenant des secours que la médecine doit chercher dans les sciences physico-chimiques, et des procédés d'études qu'elle doit emprunter à d'autres sciences particulières, ces relations constituant encore, pour une bonne part, le régime scientifique de la médecine.

La chimie fournit à la médecine, outre la connaissance

des médicaments et des réactions qu'ils éprouvent en présence des différents liquides de l'économie, des procédés de recherche d'analyse, de dosage, aujourd'hui indispensables à la pathologie et à la clinique. Quoi de plus certain, de plus positif que les phénomènes d'ordre chimique? les notions qu'ils fournissent à la médecine sont capitales : la composition d'un liquide de l'organisme, son altération, l'excès d'un principe sur l'autre, l'élimination des substances ingérées comme poisons ou comme médicaments et mille indications précieuses ; il faut donc introduire de plus en plus et rendre de plus en plus exacte l'exploration chimique en médecine. A la physique la médecine prend ses instruments perfectionnés et précis de toute nature, depuis les appareils amplifiants qui vont chercher la lésion jusque dans l'élément anatomique, jusqu'aux verres achromatiques qu'elle applique sur les yeux malades ; depuis les appareils enregistreurs indubitables des actes physiologiques et des lésions pathologiques qui se passent dans l'intimité des tissus, jusqu'aux appareils modelés et articulés que la chirurgie emploie; depuis le spectroscope ou le polarimètre jusqu'aux explorateurs de l'œil ou du larynx; depuis l'instrument qui fait connaitre les températures dans les maladies, jusqu'à celui qui compte les globules et jusqu'au diviseur électro-thermique. La médecine scientifique demande encore des lumières à l'expérimentation dont les procédés « présentent une analogie complète dans les sciences physico-chimiques et dans la science des corps vivants. » (Cl. Bernard).

La méthode expérimentale consiste non plus seulement à observer, mais « à faire naître à son gré des circonstances nouvelles pour une observation plus profonde, » à décomposer un phénomène en ses éléments et à le

reproduire par l'association de ces éléments; « à provoquer artificiellement les circonstances d'une observation portée dans l'intérieur de l'organisme de l'être vivant. » Cette méthode, appliquée à la médecine, donne les notions les plus exactes, c'est ainsi qu'on apprend les usages d'un nerf, en le coupant et en déduisant des troubles qu'on observe, la fonction normale à laquelle il préside; et de là on parvient au diagnostic d'une lésion de ce nerf, si l'on observe sur un malade les mêmes troubles qu'on a provoqués par la section. Par suite, on pourra connaître sur quel élément agit une substance toxique en l'administrant expérimentalement et en observant par tous les moyens à sa disposition quelles modifications se sont produites dans les divers organes et dans leurs fonctions A la médecine expérimentale se rattache la pathologie comparée ; la possibilité d'inoculer aux animaux diverses maladies comme la variole, le charbon, la tuberculose, communes à l'homme et aux animaux, met entre nos mains une pathologie expérimentale.

Par elle, il nous est donné de connaître le mode de transmission, la contagiosité ou la non contagiosité d'une affection, d'en déterminer aussi exactement que possible la durée et l'évolution, et même d'essayer des médications périlleuses que l'on ne pourrait tenter sur l'homme. C'est pourquoi elle est encore un des éléments de la médecine scientifique : car l'étude des maladies virulentes spécifiques, communes ou analogues chez l'homme et les animaux, permet d'étudier, d'une part, dans quelles conditions elles se développent chez l'un et chez les autres, et d'autre part, de les développer artificiellement chez ces derniers, ce qui donne, dans ces cas, aux faits de la médecine, la presque certitude d'un fait chimique ou

physique. Il y a donc là une nouvelle source de connaissances positives dont on ne saurait méconnaître l'importance au moins théorique et à la quelle il faut puiser avec ardeur. La physiologie pathologique fait partie de la médecine expérimentale, elle comprend les données que l'expérimentation pratique sur les animaux fournit à l'explication des faits pathologiques ; elle comprend aussi l'étude rationnelle des dérangements physiologiques amenés par les altérations des organes et des tissus et qu'on observe chez l'homme même. Une pareille étude conduit à la connaissance même des fonctions des organes lésés et en même temps à l'interprétation précise des symptômes qui constituent la maladie. C'est ainsi que l'étude des lésions du cerveau et de la moelle fait connaître les fonctions de ces organes ; d'un autre côté, en produisant expérimentalement les lésions comme l'embolie, le ramollissement, l'hémorrhagie, on comparera avec les troubles produits les troubles observés cliniquement, de sorte que, de la constatation de ces derniers sur l'homme, on pourra conclure à l'anatomie pathologique, c'est-à-dire à l'altération qui est le substratum de la modification fonctionnelle. On voit que l'anatomie, la physiologie pathologique et l'expérimentation directe appliquée à la recherche des maladies, s'éclairent l'une l'autre et que ces trois sciences à peu près nouvelles sont des éléments considérables dans la médecine de nos jours.

Les sciences dites exactes, les chiffres eux-mêmes fournissent à la médecine positive d'utiles notions ; c'est ainsi que la statistique sous sa forme *demographie*, enseigne les mortalités à tous les âges et dans les diverses conditions climatériques, géologiques, saisonnières, météorologiques, sociales ; or, la mortalité est produite par les maladies ;

la statistique est donc encore un moyen de connaître comment elles se produisent; de là à les pouvoir prévenir, il n'y a plus qu'à les vouloir prévenir.

On peut affirmer qu'en s'étendant et en se subdivisant de plus en plus, la statistique sera un élément des plus sérieux de la médecine prophylactique. Dans le même ordre d'idées, la chronologie médicale nous renseigne sur la disparition de certaines maladies, et sur l'apparition de certaines autres, ce qui permet par la comparaison avec les faits contemporains, d'en trouver jusqu'à un certain point l'origine.

On voit quels sont les principes et les procédés de ce que nous avons appelé la médecine scientifique, elle ne consiste pas seulement dans les méthodes générales que nous venons d'exposer à grands traits; jusqu'au lit du malade, dans l'examen clinique, elle s'affirme par la prépondérance accordée aux phénomènes d'ordre physico-chimique, à ceux de l'auscultation, de la percussion, de la mensuration; par la recherche et le dosage, au moyen des réactifs appropriés, de l'albumine, du sucre, des phosphates, de l'urée. Voltaire s'élevait contre la « ridicule charlatanerie de deviner les maladies et les tempéraments par des urines, la honte de la médecine et de la raison. » C'est au contraire vers des procédés d'analyse de ce genre que doivent tendre tous les efforts, ce sont eux qui font le diagnostic certain. Peut-on douter de l'albuminurie ou du diabète quand on en trouve dosés et isolés les produits? Est-il possible qu'un malade semble mieux portant au médecin, ou, se trouvant subjectivément mieux lui-même, puisse en imposer au médecin, si sa température restée trés-élevée, démontre matériellement que ses combustions internes et sa fièvre sont encore trop

intenses ? L'anémie et la leucocythémie peuvent-elles être des mots quand le microscope met sous l'œil la pauvreté du sang en globules rouges ou sa richesse en globules blancs ? le caractère dominant de la médecine positive est donc de rechercher de préférence les signes d'ordre physique, chimique ou fonctionnel, qui sont incontestables, qui sont la preuve de la maladie. Nous ne sommes pas encore arrivés malheureusement au temps où l'on reconnaîtra avec certitude toutes les maladies ; mais la voie est tracée, il faut s'y engager de plus en plus. C'est encore ce principe de n'admettre rien que de naturel qui donne à la médecine son aspect nouveau. Que de phénomènes obscurs et autrefois portant en eux des conséquences sanglantes ou terribles sont éclairés aujourd'hui de la pleine lumière de la science et de la raison. La médecine scientifique sait qu'il y a des épidémies nerveuses sévissant particulièrement sur les jeunes filles, se produisant aisément dans un milieu où règnent certaines croyances ; que ces épidémies vont en diminuant ; elle sait que toutes ces choses qui paraissaient surnaturelles, possessions, convulsions, ont toujours eu le caractère collectif ; les extases sont pour elles des troubles nerveux, des hallucinations dont d'admirables travaux nous ont donné la théorie et l'explication. Elle sait que les miraculés sont des femmes dans les neuf-dixièmes des cas (L. Asseline). Elle explique naturellement les faits de guérisons instantanées des paralysies et des contractures ; elle admet une affection du grand sympathique là où l'on s'obstine à voir des manifestations de la puissance arbitraire de Dieu. Elle appelle névrose et catalepsie ce qu'on appelait influence divine. Pourquoi multiplier les preuves? Le régime scientifique de la médecine est bien compris

par ses partisans et surtout par ses ennemis qui ne peuvent lui pardonner d'être ce qu'il est et de ne pas mêler à ses études des questions qui ne sont pas de son ressort. Nous distinguerons donc la phase scientifique de la médecine aux caractères suivants : n'admettre rien d'extérieur aux faits pathologiques, les rattacher aux phénomènes normaux ; ne plus accepter pour les expliquer, ni volonté surnaturelle, ni principe vital, ni âme, ni archées, ni esprits animaux, ni irritation ; ne pas rechercher les causes premières des états morbides, « le pourquoi du pourquoi ; » rattacher la médecine à la biologie, c'est-à-dire lui donner la place qu'elle occupe normalement dans l'ordre d'apparition et dans l'enchaînement réel des sciences ; croire à l'importance fondamentale des sciences accessoires, échelons sans lesquels on ne peut s'élever à la connaissance des faits plus complexes de la vie ; donner une large place à l'anatomie et à la physiologie pathologiques, les comparer sans cesse aux états normaux correspondants ; chercher la lésion jusque dans l'élément anatomique, expérimenter les médicaments sur l'organisme sain ; et en général introduire la méthode expérimentale dans les choses de la médecine ; employer autant que possible, dans la recherche des produits pathologiques comme dans l'administration des remèdes, les notions de réactions chimiques, de dosage, de poids ; dans la nomenclature et la classification des maladies, les notions de nombre et de rapport que fournit la statistique ; en résumé, rattacher la médecine au vaste système des sciences et faire sortir ses progrès de leur accroissement, particulièrement de celui de la BIOLOGIE.

II.

Quelles conclusions peut-on formuler maintenant à l'aide de ce qui précède ? Rien que n'ait déjà laissé entrevoir l'ensemble de notre travail : La médecine est un art, appuyé sur plusieurs sciences, et de jour en jour plus certain et plus efficace, grâce aux notions qu'il reçoit de ces dernières ; en effet, comme tout art ou pratique artistique et industrielle, elle est sous la dépendance, la direction et l'encouragement d'une science particulière qui est la biologie, et de plusieurs sciences dites à tort accessoires et que nous avons montrées capitales.

Les progrès de l'art médical sont dus aux découvertes dans les cinq sciences hiérarchiques ; ils se font par voie d'élimination des erreurs, des préjugés, des conceptions théologiques, métaphysiques, mystiques, qui ont si longtemps embarrassé sa marche ; et par découvertes spéciales, appropriées et opportunes dans la biologie, aussi bien que par l'accroissement général du savoir humain.

C'est un préjugé des plus fâcheux, c'est une erreur que de croire à un antagonisme entre la pratique et la théorie, entre le praticien et le savant : « la théorie, sachez-le bien, dit M. le professeur Pajot — n'est que de la pratique expliquée, la pratique n'est que de la théorie appliquée. » Il faut donc s'élever énergiquement contre l'opinion si répandue encore dans le monde, qu'un « savant » c'est-à-dire un théoricien, ne peut être un aussi bon médecin que celui qui se contente de pratiquer son art sans se tenir au courant des découvertes et des inventions nouvelles ; il ne faut pas que le jeune médecin se croie arrivé au but quand il a conquis son grade ; il ne doit pas

chercher seulement à avoir des clients ; il doit, autant que possible, rester en relation avec l'école, avec la science théorique et méthodique ; connaître les travaux contemporains ; il doit recevoir encore dans sa pratique, les enseignements des cours, des hôpitaux, des journaux, des livres, etc., sous peine, en supposant qu'il reste absolument ce qu'il était en quittant l'école, d'être au bout de quelques années, non-seulement plus ignorant d'une manière relative, mais aussi praticien moins habile, moins riche en ressources que ceux de ces collègues qui auront continué à apprendre. Car, « tout ce qui est vrai devient utile dans la pratique, et cela seul est utile, au fond, qui est vrai. » (Robin.)

Ce sont les mêmes qualités qui font le bon praticien et le savant véritable ; que ce soit au lit du malade ou dans le laboratoire, ce sont toujours les mêmes facultés qui s'exercent : l'étude des sciences est nécessaire au praticien, parce que celles-ci lui fournissent les moyens d'application et les agents dont il a besoin, et aussi parce qu'elles lui donnent une « éducation intellectuelle » une discipline qui lui permettent d'agir en connaissance de la cause et de l'effet, en un mot, de réussir. Ce qu'on a appelé avec complaisance, sagacité, tact, coup d'œil, sens pratique, pénétration dans un praticien, ce n'est pas de mystérieuses grâces d'état, mais simplement les inductions et les déductions naturelles d'un homme instruit, et leurs résultats pratiques qui sont alors imputables plus encore à la science qu'à l'homme.

Donc, pas d'opposition entre la pratique et la théorie ; car la pratique ne réussit que si la théorie lui indique les lois réelles dont elle s'occupe. Mais la pratique est scientifique à son tour quand elle a pour résultat, sur un point donné, de montrer la fausseté de la loi établie, et de la

modifier ; elle agit dans ce cas comme une expérience, en fournissant « des documents à la science ou théorie contemporaine. »

La clinique et le diagnostic en particulier veulent être désormais tout scientifiques dans leurs procédés d'investigation ; notions de poids, de nombre, de volume, de réactions chimiques, de lois physiques : son, lumière, chaleur, électricité, etc. Le traitement par les corps de la chimie organique et inorganique, l'hygiène de l'air, des aliments, du climat, des professions des diathèses, des hérédités, des âges, des sexes, des races, toutes ces choses si essentiellement pratiques, si utiles à l'amélioration de la condition humaine, reposent sur des acquisitions biologiques ou cosmiques péniblement et lentement acquises par les générations de savants ; il faut donc éliminer les suggestions, les hypothèses, les explications et les espérances providentielles, introduites à tort dans la médecine. Si l'homme de l'art, aux yeux du monde, efface encore l'homme de science, c'est transitoirement et au profit des malades qui comptent moins sur les données exactes que sur les intuitions de la pratique médicale, et qui ne demandent qu'à être guéris ou soulagés. D'un autre côté, ce n'est pas sans quelque raison que le monde voit dans la complexité des maladies l'impossibilité d'en régler l'évolution, d'une manière sûre et rapide, vers une solution satisfaisante. Cependant le temps approche ou à l'empirisme thérapeutique grossier des premiers âges de la médecine, nous verrons se substituer l'application raisonnée, normale, scientifique des remèdes. Nous possédons des moyens certains pour connaître la nature de la maladie, pour découvrir son existence ; les moyens certains de la guérir viendront bientôt.

A. Parent, imprimeur de la Faculté de Médecine, rue M^r-le-Prince, 31.